

Pourquoi nous disons non à la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées

Violaine BEROT

Merci de lire ce texte, de le faire lire,
de lui permettre de passer de mains en mains.

N'hésitez pas à le photocopier ou à le télécharger sur Internet sur :
<http://www.nonalareintroduction.com>

Vendredi 28 avril 2006, fin d'après-midi. Ariège.
Je viens de passer plusieurs heures en forêt avec les chèvres. Elles ruminent tranquillement, rassasiées. A l'altitude à laquelle je vis, c'est déjà la belle saison pour les bêtes. J'apprends la nouvelle en rentrant : contrairement à la rumeur officielle qui l'annonçait à Luchon, la deuxième ourse slovène a été discrètement lâchée ce matin sur la montagne de Bagnères-de-Bigorre.

La Haute-Bigorre c'est mon pays. J'y suis née. J'y ai mes racines.

J'appelle immédiatement au téléphone mon père qui vit toujours là-bas. Il me dit seulement : « *Et tu sais où ils l'ont lâchée ? A l'Aya !* » A l'Aya...

A l'Aya, l'estive où mon grand-père enfant passait les nuits, seul avec les vaches. L'estive de mon pépé, à l'âge où les gamins d'aujourd'hui partent à la mer ou en colonie. L'estive des longues nuits tout seul à attendre que le jour revienne et que s'arrêtent les bruits qui font peur. L'estive du temps où les enfants faisaient des métiers d'hommes parce que les hommes avaient du travail dans la vallée.

Mon grand-père. Enfant. Seul la nuit pour défendre ses bêtes.

Me reviennent les mots de ceux qui veulent réintroduire des ours :
« *C'est simple : il suffit que les éleveurs gardent les troupeaux comme autrefois.* »

Comme autrefois, comme mon pépé enfant...

J'ai toujours voulu être paysanne. Dans mon pays, quand j'étais petite, on ne disait pas encore agricultrice. Encore moins exploitante agricole... Paysanne, j'avais ça dans le sang. Ce sont mes parents qui me l'ont déconseillé. Parce que de l'agriculture ils ne connaissaient que la misère des paysans de la montagne. Non pas qu'ils aient honte de ce métier. Non. Mais honte de la misère, honte de n'avoir rien à manger, honte d'attendre des semaines et des semaines que l'hiver en finisse et que l'herbe veuille bien se remettre à pousser. « *De l'hiver, dit mon père, méfie-toi du mois d'avril. C'est le plus long.* » Des années plus tard, je suis

enfin devenue paysanne. Mais plus bas, plus loin de la montagne, là où en avril l'herbe est déjà belle.

Lentement, dans les Pyrénées, la colère monte. Les hommes et les femmes de la montagne, qui depuis des mois se sentaient incompris, se disent maintenant méprisés. Les propos de la ministre de l'écologie, lors du lâcher du premier ours slovène à Arbas le 25 avril 2006, font mal. Quand elle traite les éleveurs, qui manifestent à coup de cloches leur désapprobation, d'« ânes », d'« imbéciles » et d'« irresponsables », ce n'est déjà pas très poli. Mais quand la même Nelly Olin les accuse d'avoir « transformé un beau conte en cauchemar »¹, cela tourne au mépris ou, pire, à l'aveu d'une totale méconnaissance du pastoralisme pyrénéen.

Parler à propos de l'ours de conte de fées c'est nier notre histoire, c'est nous mépriser.

L'ours, pour l'éleveur pyrénéen, n'a rien à voir avec le conte de fées ou avec la peluche des enfants. L'ours, c'est un quotidien de stress à gérer pendant des mois. C'est ne plus dormir la nuit, c'est se lever la peur au ventre pour constater les dégâts, c'est ne plus parler que de ça, ne plus penser qu'à ça. C'est l'épuisement, la déprime, l'envie de tout plaquer. Alors que ce métier-là, on l'a dans les tripes.

Cette vie de paysanne, je l'ai voulue, je l'aime, je ne l'échangerais contre aucune autre. J'élève des chèvres. Matin et soir je traie. Je fais du fromage. Tous les matins, tous les soirs, à la même heure, je traie mes chèvres, sans aucun jour d'interruption pendant 7 mois. Quotidien banal du petit éleveur laitier qui travaille seul. Pas de week-end, pas de dimanche.

Avant, il me semble que c'était il y a très longtemps, je travaillais à Toulouse dans l'informatique. Je gagnais bien ma vie, j'étais habillée joliment, je publiais des romans, je sortais beaucoup, je voyageais souvent. Plusieurs

¹ citée par P. JALABERT, *La Dépêche du Midi*, 26 avril 2006.

fois par semaine je prenais l'avion, mon ordinateur portable dans une main, ma mallette de femme d'affaires dans l'autre. J'avais l'impression d'être importante. Je passais mon temps à courir.

Ici, dans notre petite ferme d'Ariège, j'ai perdu cette envie effrénée de courir. Je suis bien.

J'aime mes bêtes. Les paysans ne disent jamais « animaux », ils disent « bêtes » et il n'y a là rien de péjoratif.

Le petit paysan aime ses bêtes même si parfois il est rude avec elles. Il sait laquelle est une bonne mère, laquelle aura besoin de lui pour mettre bas, laquelle traîne toujours en arrière, laquelle lui ramènera le troupeau. Là où beaucoup ne voient qu'une uniformité de moutons identiques, lui reconnaît chaque brebis avec son histoire. Comme ce vieux berger pyrénéen devenu aveugle qui, le soir quand son fils rentrait les brebis, se tenait au coin de la porte et laissait ses mains glisser sur chacune en disant « Celle-là, sa mère c'était une belle bête ; celle-là elle s'est coincée dans le barbelé quand elle était petite ; celle-là elle a eu du lait comme pas possible... ». Juste en posant sa main sur elles sans même les voir !

La relation du paysan à ses bêtes est saine. C'est du donnant-donnant. Je m'occupe de toi, je veille à ce que tu aies suffisamment à manger, à ce que tu ne sois pas malade. En contrepartie, tu me donnes ton lait ou tes petits. Un paysan ne dit pas « Je vais nourrir les animaux », il dit « Je vais soigner les bêtes ». Soigner au sens de prendre soin.

Je passe des heures en forêt avec mes chèvres. L'hiver dans le froid et le vent glacial. L'été au milieu des taons. Le soir en rentrant je traie et je fais le fromage. Le lait a le goût de la forêt.

Dans les Pyrénées, de la forêt, il y en a partout. L'hiver, comme beaucoup, nous y faisons du bois. A ceux qui nous demandent : « Mais vous replantez, après ? », on répond : « Ouvrez les yeux, regardez ! ». Le massif pyrénéen, en dessous de la montagne d'estive,

ce n'est presque plus que de la forêt. Là où nos grands-parents travaillaient la terre, la forêt est en train de tout reprendre.

Pour une raison très simple : il est trop ingrat le travail de cette terre pentue, le tracteur y passe mal, ce n'est pas rentable. Rares sont ceux qui fauchent encore à la faux ; ceux qui remuent le foin à la fourche ; ceux qui ratissent le soir pour faire les « loubates », ces petites meules qui permettent à l'herbe coupée de ne pas trop souffrir de l'humidité de la nuit ; ceux qui, des jours durant, sous la chaleur écrasante, tournent et retournent cette herbe qui en séchant deviendra du foin si précieux ; ceux qui sur des traîneaux ou sur leur dos l'emportent jusqu'au grenier brûlant des granges où il attendra l'hiver.

Mes bêtes restent toute l'année sur la ferme. Elles ne passent pas l'été en estive contrairement à beaucoup d'autres. Je n'ai pas besoin de l'herbe de la montagne. J'éleve des chèvres et les chèvres sont plus voraces de feuilles que d'herbes. La ronce, le lierre, les jeunes pousses, l'écorce, font leur délice.

Mes chèvres profitent de cette forêt qui a tout envahi. Elle est leur domaine, leur régale. Je n'ai donc pas besoin, contrairement à ceux qui élèvent des vaches ou des brebis, de les conduire dans cette immense prairie qu'est l'estive d'altitude pour économiser l'herbe de mes prés.

Je ne suis donc pas directement concernée par l'ours, qui vit plus haut...

Le loup, par contre, dans un avenir très proche, se plaira bien dans les forêts de par chez moi...

Canelle, la dernière ourse femelle de souche pyrénéenne, a été tuée par un chasseur en vallée d'Aspe le 1^{er} novembre 2004. Depuis sa mort, plus encore qu'avant, l'ours revient invariablement dans nos discussions. Tous ceux qui s'arrêtent à la ferme, amis, voisins, autres éleveurs, ou gens de passage, tous, d'où qu'ils soient, parlent avec nous de l'ours. Sujet épineux, difficile, passionnel. Chaque fois pourtant,

même quand nos avis divergent profondément, nous arrivons à nous écouter, à essayer de nous comprendre.

Parce que nous restons persuadés que l'on pourrait parler calmement de l'ours si tous les protagonistes de l'histoire acceptaient d'être honnêtes.

Si les communes arrêtaient de se cacher derrière le prétexte écologique.

Si les politiques arrêtaient de jouer la carte de l'électoratisme facile.

Si les anti-réintroduction ne se trompaient pas d'arguments.

Car le véritable enjeu de la réintroduction n'est pas l'écologie. L'écologie n'est qu'un fabuleux prétexte qui permet de rallier quasi unanimement l'opinion publique.

Alors que les Français vivent par millions autour des villes, alors que la campagne se vend des fortunes en résidences secondaires pour riches touristes, alors que les ventes de 4 x 4 et de quads explosent, on ne parle plus que de planète en danger et d'écologie. La réintroduction de l'ours dans les Pyrénées émerge comme une évidence de ce brouhaha écolo.

Voilà une idée respectueuse de l'environnement ! Voilà le geste écologique le plus symbolique qui soit ! Sauvons l'ours des Pyrénées ! Même notre Président y va de sa larme sur la mort de Canelle². Et les Français, dans leur immense majorité, suivent le mouvement sans se poser plus de questions...

M'en poserais-je si on me disait qu'il faut sauver le dernier lion d'Afrique ? Bien sûr que non ! Avec les autres je dirais « *Allons-y, battons-nous, luttons pour ce pauvre dernier lion !* ». Sans rien savoir des populations concernées, du pourquoi de la disparition des autres lions. Juste parce que c'est l'émotion qui parle, et la fibre écolo qui est en chacun de nous et que l'époque sait parfaitement faire vibrer.

² Conseil des Ministres, 4 novembre 2004.

Est-ce un hasard si les deux seules grosses villes pyrénéennes à avoir postulé pour recevoir un ours sont les deux Bagnères ? Leur contexte est exactement le même : toutes les deux sont station thermale, toutes les deux gèrent une station de ski, La Mongie pour Bagnères-de-Bigorre, Superbagnères pour Bagnères-de-Luchon. Toutes les deux sont des villes de piémont situées autour de 600 mètres d'altitude à peine.

Les deux Bagnères vivent du tourisme et des curistes.

Je suis originaire du village de Beudéan, dans la vallée de Lesponne, au-dessus de Bagnères-de-Bigorre. Ils sont rares mes copains d'école qui ont encore des brebis ou des vaches par là-haut. Et ceux qui en ont exercent tous un autre métier : fonctionnaire, perchman ou moniteur de ski. Vivre intégralement de l'agriculture en Haute-Bigorre ou dans le Luchonnais c'est mission impossible.

Alors comment vit-on ? On vit du touriste. Le mot en patois de chez moi est terrible pour dire le nom de celui sans lequel on ne peut pas gagner sa vie : on l'appelle le « *couyé* ». De là à dire que c'est celui qu'il faut « couillonner » pour survivre ici...

Et les communes des deux Bagnères, comme avant elles les communes haut-garonnaises de Melles et d'Arbas, ont parfaitement compris que la réintroduction de l'ours à des fins soi-disant écologiques était la « couillonnerie » la plus porteuse qui soit...

C'est le maire d'Arbas en personne, qui se laisse aller à dire aux journalistes de *Libération* dans la liesse de la belle journée pro-ours du 8 avril 2006 : « *On est assis sur une mine d'or* »³...

Je dois avoir 12 ou 13 ans. C'est un soir d'été en famille dans notre maison de la vallée de Lesponne. Mon petit frère vient de rentrer de quelques jours passés en montagne avec un groupe de gamins de son âge. Pierre est un garçon vif, il a de l'énergie à revendre, c'est un bavard intarissable, un gosse adorable mais épuisant.

³Cité par Laure ESPIEU, « Face à l'ours, des Pyrénéens craquent », *Libération*, 10 avril 2006.

Ce soir-là, il est étrangement calme. Méconnaissable. Quand il ouvre la bouche il se contente de murmurer. L'un de nous lui demande : « *Mais pourquoi tu parles comme ça ?* ». Il répond, à peine audible : « *A cause de l'ours* ». Nous, on ne comprend pas. On doit rire, se moquer de lui. Rien n'y fait. Il ne peut plus parler normalement.

Alors il va nous dire très doucement, à nous quatre qui devons tendre l'oreille pour l'entendre, l'histoire qu'on vient de lui raconter. C'est un Pyrénéen qui, croisant par hasard au détour d'un chemin l'ours Dominique, le plus gros et le plus célèbre ours de la vallée d'Ossau, en était resté quelques jours sans voix, rien que de l'émotion de s'être retrouvé nez à nez avec l'animal et d'avoir eu l'audace de le tuer.

Ce soir-là, Pierre qui devait alors avoir à peu près 7 ans, Pierrou notre petit frère invincible, était tellement imprégné de cette histoire d'ours qui avait eu lieu dans la montagne d'où il revenait, qu'à son tour lui aussi en avait perdu la voix.

Durant l'été 2004, l'un de nos voisins d'Ariège a perdu en estive, en 3 attaques successives de l'ours, 10 veaux et vaches.

Tous les producteurs de cinéma le savent : pour faire pleurer le public, l'astuce c'est l'animal. Imaginez un film, des atrocités, la guerre, beaucoup de morts. Le moment où le public lâchera une larme c'est quand, de la vue d'ensemble de la ville détruite par les bombes, la caméra zoomera lentement sur un petit chiot orphelin errant inconsolable dans les décombres à la recherche de sa maman.

Le rapport de l'homme moderne à l'animal est étonnant.

Ils sont nombreux ceux qui, s'arrêtant chez nous, m'ont vu donner le biberon aux chevreaux et n'ont pas compris quand je leur ai dit que quelques semaines plus tard c'est moi qui égorgerai ces mêmes chevreaux.

Pour beaucoup il n'y a aucun lien entre la viande qu'ils mangent et l'animal que nous élevons. Les végétariens, eux, vont jusqu'au bout de leur

démarche. Mais chez les « viandards » je ne comprends pas cette réticence à accepter le fait qu'on ait le droit d'élever une bête avec application quand on sait qu'elle est destinée à la boucherie.

Je ne dis pas que tuer est facile. Je dis juste que c'est notre métier d'éleveur de conduire jusque-là nos agneaux, chevreaux, veaux, et même poulains.

Or, pour l'éleveur, il y a un gouffre entre l'animal de boucherie, qui sera tué chez lui ou à l'abattoir, et l'animal qui va souffrir pour rien.

Tous nous avons passé des heures aux côtés d'une bête malade. Des heures à lui parler, à la surveiller, à l'engueuler, à la caresser, à prier ou à jurer contre le mauvais sort. Et dans ces moments-là parfois, même chez les plus rudes d'entre nous, même si nous n'aimons pas le dire, nous avons eu les larmes aux yeux.

Mais jamais quand nous tenons le couteau pour tuer.

Je n'ai pas perdu de bêtes à cause de l'ours ou du loup. J'ai seulement vu des photos, entendu des récits. Des pis arrachés. Des fœtus enlevés du ventre. Le regard sur son maître impuissant de la brebis à l'agonie. Le petit qui pousse sa mère du nez pour essayer de l'aider à se relever.

Aucun éleveur ne se remet de cela.

27 septembre 2001. Secteur de Luz-Saint-Sauveur dans les Hautes-Pyrénées. Dans quelques semaines, la saison d'estive sera terminée. Gilbert a un troupeau de 138 brebis dans la montagne. Ce jour-là 44 seront tuées par l'attaque de l'ours, 20 autres portées disparues. Sur plus de 300 mètres, ses bêtes sont éparpillées, gisant sur le sol, éventrées.⁴ Vision horrible que celle des brebis massacrées, éviscérées. Vision insoutenable pour l'éleveur, aussi robuste soit-il. Nombreux sont ceux qui, ayant subi des attaques, comme Gilbert, ne voudront plus conduire leur troupeau dans la montagne du malheur.

Début septembre 1999 en Ariège, alors que la saison d'estive est loin d'être terminée, « dans le massif compris entre Ascou et Mérens, une des plus belles régions pour les troupeaux en pacage, c'est la débâcle. L'un après

⁴ Michel FAGOIS, Jacky LHAA, *La Dépêche du Midi*, 29 septembre 2001.

l'autre, les propriétaires font redescendre les bêtes, que ce soient les moutons, les vaches, les veaux ou les chevaux.[...] Tout est reparti avec un mois d'avance, excédé par les raids alimentaires de deux ours : 150 brebis tuées ou blessées depuis le début de l'été. »⁵ Les hommes et les bêtes fuient. L'estive devient trop dangereuse. Il faut la quitter, vite, avant l'arrivée d'une nouvelle catastrophe.

Mais l'ours ne se contente pas d'attaquer en montagne. Jusque dans la cour des fermes, près de la maison familiale, il va chercher sa nourriture. Même les enfants des paysans en sont les témoins horrifiés. En témoigne Jeannot Cédet quand il raconte cette anecdote de son enfance : « C'était une nuit d'automne. J'avais cinq ans peut-être. Les brebis étaient rassemblées dans un enclos près de la ferme. [...] Au petit jour je suis brutalement réveillé par la voix forte de mon père. Cet homme, si calme d'habitude, ne lâche aujourd'hui que des mots terribles, des mots de malheur : l'ours ! l'ours ! Barrières défoncées, bêtes éparpillées, disparues. Brebis tuée, pleine de sang, à moitié dévorée, tout près de la maison. Je reconnais aussitôt la tête et les cornes. « Maudite bête. Pourquoi as-tu fait cela ? Tu as tué ma Pallete. » L'ours avait tué la brebis que j'aimais le plus dans le troupeau. »⁶

Nelly Olin a accusé les éleveurs pyrénéens de gâcher le « beau conte » que devait être le lâcher des ours, et de faire pleurer les enfants. Dans les familles des paysans pyrénéens, Madame la Ministre, ce sont les dégâts commis par les vrais ours sur les bêtes de leur ferme qui font pleurer les enfants.

La réintroduction d'ours dans les Pyrénées n'est pas une nouveauté. Il y a 10 ans, trois ours avaient été lâchés à Melles en Haute-Garonne. Déjà à ce moment-là, l'interlocuteur du gouvernement était l'ADET⁷.

⁵ *La Dépêche du Midi*, « La Bérézina des troupeaux », 9 septembre 1999.

⁶ Parc National des Pyrénées, *Les carnets de terrain : l'ours des Pyrénées*, PNP, 1990, p.11.

⁷ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p.43.

L'ADET est une association dont le président d'alors était le maire de Melles, et dont le président actuel est le maire d'Arbas. A l'origine le message de l'ADET est clair. Comme son sigle l'indique parfaitement, l'ADET est une Association pour le Développement Economique et Touristique. On ne peut être plus explicite. Il n'est absolument pas question d'écologie. Mais nous ne sommes alors qu'en 1996...

En 2006, l'ADET se sent mal à l'aise dans son sigle. Elle qui est en première ligne du combat pour la réintroduction de l'ours, s'emmêle un peu les pieds dans ses initiales. Et l'on a du mal à ne pas sourire quand on lit la définition du sigle donnée dans un livre coécrit par Alain Reynes, directeur de ladite association : « *Le nom complet actuel est : Pays de l'Ours-ADET, où ADET signifie désormais : Association pour le développement durable en Pyrénées Centrales.* »⁸

Car il est de meilleur ton de parler de développement durable que d'économie et de tourisme !

Et pourtant...

Pourtant la réalité est claire, et pas honteuse pour un sou : la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées est pour l'ADET et les communes volontaires un magnifique tremplin vers une économie locale florissante.

Ecartons-nous des Pyrénées. Regardons le territoire français dans son ensemble. « *Vers 1850, les trois quarts des Français vivaient encore dans une commune rurale. [...] Aujourd'hui, environ 73 % des Français résident dans une agglomération urbaine de plus de 2 000 habitants.*⁹ » Dans la France des années 2000, vivre en ruralité devient de moins en moins évident car l'emploi se trouve loin, en ville.

Dans les Pyrénées, où il est difficile de s'en sortir grâce à l'agriculture et où l'industrie est regroupée sur la plaine, la « *mine d'or* » c'est le tourisme.

Il suffirait donc d'avouer que la réintroduction de l'ours n'est rien de plus qu'une énorme opération de promotion touristique...

⁸ F. BENHAMMOU, S. BOBBÉ, J.J. CAMARRA, A. REYNES, *L'ours des Pyrénées – Les 4 vérités*, Privat, 2005, p.157.

⁹ "France (population et société)", Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2006, <http://fr.encarta.msn.com>.

Oui, mais ce n'est pas glorieux, ce n'est pas noble. Alors que le prétexte écologique permet de rallier une écrasante majorité des Français à la cause. Et une fois ce prétexte avancé, il suffit de laisser monter la sauce...

Et ça marche. Il n'y a qu'à naviguer au gré des forums de discussion sur Internet. C'est d'une violence inouïe. D'un côté les défenseurs de la nature prêts à mourir pour la bonne cause, de l'autre quelques anti-réintroduction maladroits et empêtrés dans un faux débat écologique qui les a rangés du côté des méchants. Tout est permis. Les insultes comme la haine.

Eté 1983. Je viens juste d'avoir 16 ans. Je vais passer deux mois au refuge d'Arlet en vallée d'Aspe à 2000 m d'altitude pour aider le gardien dans son travail quotidien. Vivre à 3 heures de marche de la première voiture et rester là-haut sans redescendre m'enchanté.

Arlet n'est pas le point de départ de grandes courses de montagne. C'est plutôt une étape de randonnée. Un petit refuge tranquille.

J'en garde le souvenir émerveillé de périodes de 3 ou 4 jours d'affilée, la mer de nuages à nos pieds, un soleil magnifique sur nos têtes, et pas un touriste à l'horizon. Isolés, comme au bout du monde.

Nos seuls compagnons fidèles sont les bergers. Parmi eux, il y a Albert.

Tous les après-midi les bergers font halte au refuge. C'est l'heure de la belote et du Ricard. Les brebis sont dans la montagne, autour, tranquilles.

C'est Albert qui va m'apprendre à traire. Albert, tout tordu par la polio mais qui court plus vite que moi dans la montagne, Albert et sa patience, son sourire, Albert et ses bêtes qui ne sont même pas les siennes mais que, pour un salaire de misère, il garde 5 mois durant, sans aucun jour de repos, comme le font tous les bergers.

Albert, je lui dois beaucoup.

Tous les matins, avant que les touristes ne se réveillent, et avec l'accord du gardien qui a vite compris que j'étais plus intéressée par le travail des bergers que par celui du refuge, je descends en courant dans la nuit vers la cabane de Lapassa. Il doit y avoir là 150 ou 200 brebis et une dizaine de vaches. Avec Albert, Bruno qui a mon âge, et le vieux François qui me paraît

avoir au moins 80 ans, nous entamons la traite. A l'époque, il n'y a pas de parc pour les bêtes. C'est le chien qui serre le troupeau autour de nous pendant que nous trayons. Albert et Bruno se moquent de moi qui ne sais pas reconnaître les brebis et rattrape deux fois la même. Ma place sera finalement avec le vieux François à la traite des vaches, plus confortable pour une débutante. Nous avons même droit à un tabouret qu'il suffit de bouger de temps en temps pour suivre la vache ! Et puis, des bergères il n'y en a pas beaucoup à cette époque, alors je suis un peu la princesse...

Je pense souvent à toi, Albert. Toi que je n'ai jamais revu depuis cet été-là d'il y a presque 25 ans, toi qui dois être vieux maintenant. Je pense à toi quand je traie mes chèvres, à ta bonne humeur, à ta cabane sans eau ni électricité, si pauvre et si bien rangée, à ta démarche tordue. Je pense à toi quand j'entends ceux qui pour réintroduire l'ours veulent nous apprendre à garder autrement nos troupeaux.

Que savent-ils de ton métier, ceux qui ne le vivent pas ? Comment les mêmes qui se battent pour les 35 heures et des conditions de travail meilleures, peuvent-ils vouloir imposer l'ours au quotidien d'un berger qui travaille sans interruption, tous les jours, par tous les temps ? N'en fait-il pas déjà trop, des heures, le berger ? Faut-il encore lui en ajouter ? Quand aura-t-il le droit de dormir ?

Pourtant parmi ceux qui veulent de l'ours, c'est sûr, il y a des gens bien. On a ainsi entendu s'exprimer un jeune homme, qui se disait « écolo des villes » et défenseur du loup, et qui avait choisi de venir aider bénévolement un berger des Alpes dans son travail. Il reconnaissait avec simplicité et humilité qu'il fallait être sur place pour se rendre compte de la réalité de la vie du berger en montagne qui n'était pas simple. Et que, rajouter le loup par-dessus...¹⁰

Je le remercie, ce garçon inconnu, pour sa belle intégrité.

J'aimerais qu'ils soient nombreux, les défenseurs de l'ours et du loup, à faire comme lui, à aller vivre là-haut. Pas trois jours, quand il fait soleil, comme on va en vacances. Non. Mais un mois entier, pour de vrai, sans redescendre.

Se rendre compte sur place du quotidien de cette vie. Voir comment les heures, certains jours de mauvais temps, sont longues à passer. Comment

la peur vous ronge certaines nuits trop noires. Comme elles sont déprimantes les journées de pluie et de brouillard où il faut pourtant rester debout dehors sous le parapluie pour suivre et surveiller le troupeau. Comme la solitude, l'écrasante solitude, peut devenir effrayante. Comme sont longs les mois de septembre et d'octobre. Comme on se sent petit et fragile, seul là-haut.

Les anti-réintroduction disent que l'ours représente un danger pour le randonneur, que les attaques sont possibles. Or l'ours attaque très rarement l'homme. Toutes les statistiques le montrent.

Il n'en est pas moins une bête qui défend sa survie, son territoire et ses petits.

Dans toutes les espèces animales, on connaît des exemples d'attaques imprévues sur l'homme. Chien qui se retourne contre son maître et lui saute au visage. Mère qui défend son petit contre celui qui la nourrit.

Quand j'étais enfant nous avions quelques chevaux mérens. Fageolle était sans doute la plus belle, la mieux typée. Je n'avais pas 10 ans, et sans qu'elle ait été dressée, je partais avec elle me promener tranquillement. C'était une brave jument, costaud, docile.

Une nuit elle fit discrètement au pré son premier poulain.

Au matin, maman alla lui apporter un peu d'orge. C'est là que Fageolle, la brave, lui sautant dessus, faillit lui arracher un sein !

Comme toutes les mères du monde, comme la gentille jument devenue soudain agressive, pour protéger ses petits, l'ourse est prête à tout. Il peut donc, dans des cas heureusement exceptionnels, y avoir attaque envers l'homme.

Un autre type d'attaque dont on parle peu est aussi possible. Le patou, cet énorme chien blanc de protection que le programme de réintroduction de l'ours pousse le berger à intégrer dans son troupeau, peut, lui aussi, dans certains cas se révéler dangereux. Gare au touriste qui voudra approcher ou toucher les brebis ! Car pour le patou, un seul homme a sa place au milieu des bêtes : le berger. Aucun autre.

¹⁰ *Envoyé spécial*, France2, 23 février 2006.

Eté 1981. Vallée d'Aspe. Nous sommes partis en montagne quelques jours, les trois enfants et papa. Nous passons en zone de forêt. Ma sœur et moi, nous parlons peut-être en marchant, nous râtons sans doute contre notre frère qui avance comme à l'accoutumée, très en avant, puis très en arrière, un peu comme le font les chiens. Ce matin-là, nous sommes trois gamins bruyants.

Mais tout d'un coup...

Un bruit sourd, très proche de nous, un bruit de fuite sous les arbres.

Nous nous arrêtons net.

Plus tard, bien plus tard, papa qui toute sa vie a parcouru la montagne pour son travail, et qui jamais n'y a croisé l'ours, nous dira : « *Ce jour-là pourtant, si vous aviez fait moins de bruit...* ».

Même si la réintroduction de l'ours réussit, même si la population ursine remonte à une centaine d'individus, rares seront ceux qui croiseront l'ours.

Même si tous en rêvent.

Le touriste alléché par le gros nounours.

Le Pyrénéen qui a grandi au milieu des légendes.

Car l'ours est un peureux. Il fuit l'homme. Là aussi, les dépliants touristiques savent parfaitement se moquer du pauvre citadin en lui laissant croire que la rencontre est possible et en lui donnant des consignes de sécurité à respecter au cas où...

Pourquoi a-t-on besoin de berner les gens si ce n'est pour vendre toujours davantage les Pyrénées ?

Les habitants de la montagne le savent : l'ours, on ne le voit pas. Ou très rarement et uniquement par le fait du hasard. Ceux qui l'ont vraiment rencontré sont rares.

A moins que...

A moins que le cousin slovène soit moins farouche, moins génétiquement terrifié par l'homme parce qu'il n'a pas la même histoire. Cela expliquerait peut-être pourquoi Boutxi, mâle né de mère slovène, se promène si près des villages du sud-est de l'Ariège en ce mois d'avril 2006... Pourquoi Franska, tout juste arrivée de Slovénie descend visiter le cœur du village de

Saint-Savin... Pourquoi les premiers touristes du mois de mai, en randonnée au Lac Bleu dans la vallée de mon enfance, se retrouvent nez à nez avec elle...

Mais ce serait alors reconnaître que les ours pyrénéens et slovènes n'ont pas le même comportement, que l'un se cache de l'homme alors que l'autre ne le craint pas. Qu'ils ne sont finalement pas si jumeaux qu'on veut nous le faire croire...

Nous, Pyrénéens, avons tous été élevés au milieu des histoires d'ours, mi-légendes mi-récits. Dans ma vallée des Hautes-Pyrénées, d'une fille-mère on dit que c'est l'ours qui l'a mise enceinte. En Ariège, il y a cette histoire vraie de la femme sauvage qui vivait nue au milieu des ours, que l'on captura et qui se laissa mourir dans la prison du château de Foix. Chaque vieux dans chaque village a une histoire d'ours à raconter.

L'ours c'est celui qu'on déteste parce qu'il tue le bétail. C'est celui qu'on admire parce que sa force en fait un surhomme. On parle de lui avec respect. Dans chaque vallée on lui donne un surnom. Les Pyrénéens, quand ils causent de lui, disent toujours « l'ours » et non « les ours », quel que soit le nombre. La phrase de l'un d'eux croisant une ourse et ses oursons est célèbre dans nos montagnes : « *J'ai vu l'ours, ils étaient trois !* ».

Parler de l'ours avec des Pyrénéens c'est commencer par comprendre qu'il est partie intégrante de leur culture. Que ce n'est pas un sujet anodin.

J'écris ces lignes dans la forêt au milieu des chèvres. Décor merveilleux. Le bruit de l'eau sur les pierres, le soleil à travers les arbres. Le chien couché à côté de moi qui suit de ses yeux doux les mouvements des chevreaux. Tout est calme. « *Quelle vie de rêve !* » disent tous ceux qui ont passé près de moi quelques heures à garder les bêtes.

Oui, certains jours, quelle vie de rêve.

Et pourtant, très bientôt, même si personne ne veut en parler aujourd'hui, en plus de l'ours que l'on réintègre, viendra le loup. Dans les

Pyrénées-Orientales, entre 1997 et 2000, une femelle et deux mâles ont été officiellement identifiés grâce à des analyses génétiques de leurs excréments et de leurs poils¹¹. Actuellement, les naturalistes confirment la présence de deux petites meutes de 3 ou 4 loups dans la partie est des Pyrénées, à cheval sur la France et l'Espagne¹². Dans la partie ouest, même si le loup n'est pas encore présent, il faut s'attendre à l'arrivée prochaine de jeunes mâles à la recherche d'un territoire car le loup espagnol dont la population augmente (1.500 à 2.000 individus) est présent à moins de 100 kilomètres de la frontière avec les Pyrénées occidentales¹³. Et le loup, contrairement à l'ours, s'adaptera à tous les territoires, descendant loin de la montagne.

Quand il sera là, même si cela est formellement interdit, même si de ma vie je n'en ai jamais tenu un dans mes mains, ce jour-là, j'en suis sûre, à la place du papier et du stylo que je tiens aujourd'hui en gardant les chèvres, ce jour-là, dans mes mains, parce que c'est mon devoir d'éleveur de défendre mes bêtes, ce jour-là j'aurai un fusil.

Il y a quelques mois, un gars d'une cinquantaine d'années s'arrête chez nous. Nous ne le connaissons pas. Il a appris que nous élevons des chèvres, c'est pour cela qu'il vient nous voir. Il vit en Savoie. Depuis 20 ans lui aussi élève des chèvres, il en a une quarantaine à la traite, il fait du fromage. Sa ferme est à lui, il a tout construit. Vingt ans de travail, de vie quotidienne.

Il va vendre.

Il dit : « *Les chèvres c'est ma vie. Je ne peux pas arrêter. Je vais recommencer ailleurs. Là-haut je ne peux plus. A cause du loup.* »

Il explique que les clôtures et les chiens n'y font rien, que le loup attaque quand même, qu'il n'arrive pas à accepter de retrouver ses bêtes blessées ou mortes.

Il répète qu'il ne peut plus.

¹¹ Rapport intermédiaire d'activités du programme LIFE – Le retour du loup dans les Alpes Françaises, Année 2002.

¹² Journal du Dimanche, 31 mars 2004.

¹³ La Gazette des Grands Prédateurs, n°8, mai 2003.

Que les indemnités il s'en fout. Il dit : « *Ils ne comprennent rien à notre vie. Ce qu'on veut c'est nos bêtes, celles qu'on a fait naître, qu'on a élevées, qu'on a sélectionnées parce qu'elles étaient les meilleures. Leur fric on n'en a rien à foutre* ».

Une entreprise spécialisée dans les jouets en peluche vend des nounours qui portent les noms des ours réintroduits dans les Pyrénées. Pour tout achat d'une peluche, 1 € est reversé à l'ADET¹⁴.

Il existe dans les Pyrénées quelques éleveurs dont les bêtes estiment, et qui pourtant se sont positionnés en faveur de la réintroduction.

La majorité d'entre eux ont un intérêt dans l'opération : les uns sont éleveurs de patous et trouvent avec l'ours un débouché formidable ; les autres vendent leur viande ou leur fromage sous l'un des labels vantant l'ours : label « Pays de l'ours » dans les Pyrénées Centrales, ou label « Pe Descaous » dans le Béarn qui signifie va-nu-pieds et qui est symbolisé par une empreinte de patte d'ours.

Les autres n'ont pas encore eu de dégâts de l'ours sur leur troupeau...

L'homme moderne culpabilise chaque jour un peu plus parce qu'il abîme la planète sur laquelle il vit. Il culpabilise parce que les media lui disent que ça ne va pas du tout, que la terre se réchauffe, que les océans vont déborder, que la catastrophe n'est pas loin. Alors il promet : oui il triera ses ordures, non il ne laissera pas couler l'eau quand il se lave les dents, oui il prendra son vélo plutôt que sa voiture pour les courtes distances.

Mais c'est petit tout ça, ce n'est pas héroïque.

¹⁴ Aujourd'hui en France, 20 avril 2006 ; site internet de l'ADET www.paysdelours.com.

Alors que sauver l'ours ! Etre des millions main dans la main pour sauver ce pauvre ours pyrénéen qui meurt doucement ! La voilà la belle cause, la cause noble !

Et cette grande cause a un avantage énorme : elle ne demande aucun effort. C'est de la grande écologie facile. C'est se donner bonne conscience sans se priver de quoi que ce soit.

Pourquoi nos gouvernements successifs, qu'ils soient de droite ou de gauche, ont-ils tellement à cœur de réintroduire des ours dans les Pyrénées ? Pourquoi ce besoin pressant de s'intéresser à la faune de nos montagnes ?

Parce que l'écologie fédère les Français bien mieux qu'aucun courant politique.

Sauver l'ours, c'est faire plaisir à l'électorat. C'est tout bénéfique.

Et pourquoi s'embêter à lutter contre Georges Bush qui refuse de ratifier les accords de Kyoto, alors qu'il suffit de tenir tête aux éleveurs pyrénéens pour passer pour un défenseur de la planète.

Il y a des choses que je ne comprends pas. Si l'on veut que les Pyrénées redeviennent un territoire à ours, alors pourquoi ne nous battons-nous pas aussi pour qu'elles redeviennent vraiment sauvages ?

Les Pyrénées sont morcelées par les routes. Des zones jusqu'alors préservées sont saccagées pour les rendre accessibles aux véhicules. Les vrais écologistes dénoncent cet état de fait depuis bien longtemps.

Soyons cohérents : si nous voulons de l'ours, décidons de lui donner un espace dans lequel il pourra vivre sereinement.

D'après les spécialistes¹⁵, l'aire de vie de l'ours est de 100 km² pour une femelle et jusqu'à 600 km² pour un mâle. Pendant le rut, l'aire peut aller jusqu'à 1 000 km². Est-il normal qu'un même ours, dont on a suivi les déplacements par radio télémétrie entre octobre 1999 et mai 2002, ait été

¹⁵ Pierre-Yves QUENETTE cité par *La Semaine des Pyrénées*, 9 février 2006.

obligé de traverser 46 fois la Nationale 20, l'un des axes routiers les plus fréquentés des Pyrénées¹⁶ ?

Les Pyrénées sont petites et elles grouillent de vie. Beaucoup d'hommes : ceux de la montagne qui y vivent et y travaillent, et ceux de la ville qui s'y détendent. Beaucoup d'animaux : des bêtes sauvages bien sûr, mais surtout des troupeaux, des centaines de milliers de bêtes domestiques qui montent en estive à la fin du printemps. Et partout, partout, de plus en plus, des infrastructures au service de l'humain : des routes, des stations de ski, des habitations...

Aucun des défenseurs de la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées ne prend en compte le fait pourtant primordial que la montagne pyrénéenne n'est plus la montagne d'autrefois. La mécanisation et l'économie ont tout chamboulé. Partout on a domestiqué l'environnement. Seul le territoire inclus dans la zone du Parc National des Pyrénées a pu être, depuis sa création en 1967, protégé. Mais cette zone, si elle a permis de préserver le biotope d'autres animaux, est trop en altitude pour couvrir le réel habitat de l'ours...

Rares sont ceux qui ont le courage de dire aujourd'hui que le territoire pyrénéen moderne ne convient plus à l'ours.

Edicter des lois pour protéger les espèces ne sert à rien si, sur le terrain, l'homme continue à voler à l'ours son territoire. Si nous voulons sincèrement réintroduire des ours dans les Pyrénées dans le but de reconstituer une population ursine viable, repensons d'abord comment leur attribuer respectueusement un habitat digne d'eux, comment leur restituer tout ou partie de ces Pyrénées que notre société de consommation a envahies.

Dans les médias, sur Internet, dans les ouvrages qu'ils publient, les pro-ours affirment que de tout temps l'homme et l'ours ont cohabité dans les Pyrénées. Par « cohabiter » ils entendent « vivre ensemble, côte à côte, en acceptant la présence de l'autre ».

Or cela est faux. Totalement faux. Honteusement faux.

¹⁶ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p.36.

L'ours et le Pyrénéen ont longtemps vécu contre leur gré sur le même territoire. Contrairement à ce qu'avancent beaucoup de pro-ours, le but de la chasse à l'ours dans les Pyrénées n'était pas l'argent mais la destruction du prédateur. Si le chasseur d'ours était rétribué, c'est parce que son acte était considéré comme un bienfait pour la communauté. C'est la commune qui le payait, lui offrant même un lopin de terre, si elle n'avait pas d'argent ! Il est faux d'affirmer¹⁷ que l'ours n'était chassé que pour la vente de ses produits dérivés, peau, graisse, viande, ou pour en faire une attraction de montreurs d'ours. Si l'homme n'a eu de cesse d'exterminer l'ours, c'est parce que cela était reconnu d'utilité publique, parce qu'il était impossible de cohabiter avec lui. Etre éleveur dans les Pyrénées n'a jamais été facile : la pente, le climat, la rudesse de la vie, constituent déjà une épreuve. Alors ajouter l'ours à cela... La preuve de cette impossible entente est facile à donner en consultant les archives de l'Administration qui jusque dans les années 60 accordait des primes aux chasseurs d'ours et octroyait aux bergers le droit de se défendre. René Arripe dans son ouvrage « *Les dernières chasses à l'ours dans les Basses-Pyrénées* » recense tous les documents concernant les chasses à l'ours sur la période de 1890 à 1963. « *Toutes les institutions locales, régionales, voire nationales s'accordaient en effet, jusqu'aux années 60, pour favoriser la destruction de l'ours, par tous les moyens.* »¹⁸ Autrement dit, ces institutions avaient reconnu l'impossibilité de la cohabitation en bonne entente entre l'homme et l'ours. Une fois encore, affirmer possible cette cohabitation c'est méconnaître la réalité du milieu pyrénéen, c'est camoufler, dénaturer notre passé, pour ne laisser entendre que la version qui arrange ceux qu'intéresse la réintroduction.

Dans la quasi-totalité des pays où l'on recense des ours, il n'y a pas de troupeaux. En Russie, au Canada ou aux Etats-Unis, les ours vivent dans

¹⁷ Alain REYNES cité dans *La Semaine des Pyrénées*, 11 mai 2006 ; F. BENHAMMOU, S. BOBBÉ, J.J. CAMARRA, A. REYNES, *L'ours des Pyrénées – Les 4 vérités*, Privat, 2005, p.47.

¹⁸ René ARRIPE, *Les dernières chasses à l'ours dans les Basses-Pyrénées*, 1998.

des espaces immenses où l'homme n'a pas sa place, ni le bétail domestique.

Leur présence ne pose pas de problèmes en Espagne, car ils sont regroupés dans une zone sans pastoralisme, un immense canyon où ils sont nourris et où les touristes peuvent venir les visiter. C'est même un gros succès.

En Slovénie, ils sont entre 500 et 700. Ce sont des ours nourris artificiellement et ainsi maintenus loin des troupeaux et des villages. Depuis le temps de la Yougoslavie de Tito, les grandes forêts slovènes sont une immense réserve de chasse. Tito aimait y convier tous les grands de ce monde. Et la tradition perdue : la chasse à l'ours, en Slovénie, comme en Roumanie, est une chasse payante réservée à la haute société ! En 2006, 100 ours seront ainsi abattus.¹⁹ Et c'est cet ours-là, que l'on importe dans les Pyrénées sous le prétexte écologique de sauvegarder une espèce menacée...

Partout, dès que l'on essaie de faire cohabiter ours et animaux domestiques de façon naturelle, c'est l'échec.

En Autriche entre 1989 et 1993, trois ours slovènes ont été réintroduits. Il était prévu d'en lâcher 10 en tout. Mais le programme a été interrompu car « *deux ours mâles ont manifesté des comportements familiers envers l'homme (avec charge d'intimidation) et très prédateurs sur le bétail domestique. En 1994, ces deux ours ont été supprimés légalement en accord avec les autorités* »²⁰.

En Norvège, les 25 à 50 ours que comptait le pays en 1996 ont tué 1821 moutons en quelques mois²¹...

13 mars 2006. Nelly Olin, ministre de l'Ecologie, annonce les noms des communes qui ont été sélectionnées pour recevoir les cinq ours slovènes. Suite à son discours, le maire d'Arbas prend la parole pour dire sa joie d'accueillir l'un des ours. Extrait : « *Nous le faisons, je l'ai dit, avec l'appui sans faille de l'opinion publique. [...]*

¹⁹ *La Dépêche du Midi*, 25 mai 2006.

²⁰ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p. 48.

²¹ KORA, *Documentation Ours*, juin 1999.

Madame la Ministre, il y a probablement peu de décisions politiques aussi consensuelles ! »²².

25 avril 2006. La première ourse slovène doit arriver à Arbas. La commune a organisé une fête en son honneur. Les enfants et les officiels sont bien à l'abri derrière les vitres des bus pour assister en direct à l'événement. Tous les media sont là. La ministre en personne s'est déplacée. La France unanime est prête à applaudir le grand show.

Tout, normalement, devrait donc bien se passer.

Mais au cas où...

Au cas où la France unanime ne le serait pas autant que cela...

Un hélicoptère de la police surveille les lieux. Les CRS sont sur place. Une escorte digne d'un chef d'Etat encadre le convoi.

Tous les scientifiques, tous les spécialistes le disent : l'ours brun n'est pas une espèce menacée. La Slovénie en regorge au point d'en offrir aux pays qui veulent en réintroduire chez eux !

On estime à 200 000 la population d'ours bruns dans le monde, dont 50 000 en Europe²³. Aucune menace d'extinction donc.

Et l'ours pyrénéen dans tout ça ? Il appartient à la famille de l'ours brun européen, mais sa lignée est bel et bien éteinte. Comme le confirment les professeurs Taberlet et Bourret, généticiens à l'université de Grenoble, l'ours slovène appartient à la branche occidentale balkanique alors que l'ours pyrénéen appartient à la branche occidentale ibérique.²⁴ Dire qu'en réintroduisant des ours slovènes dans les Pyrénées on sauve l'ours des Pyrénées est donc un mensonge. La souche pyrénéenne ne peut plus être sauvée. Il ne s'agit, une fois de plus, que d'une astuce de langage pour s'adjoindre l'engouement du plus grand nombre.

²² « Discours du maire d'Arbas lors de l'annonce des lieux de lâcher », 13 mars 2006, site internet de l'ADET, www.paysdelours.com.

²³ Sylvie BRIET, Pascal RICHE, Dino DIMEO, « L'homme est un loup pour l'ours », *Libération*, 06 mai 2006.

²⁴ Rapport de commission d'enquête, Assemblée Nationale, 2 mai 2003.

La commune d'Arbas joue ainsi sur les mots quand sur son beau panneau de bienvenue elle écrit : « *Bonjour, je suis l'ours des Pyrénées.* » Parler d'ours des Pyrénées au sujet de l'ours réintroduit dans les Pyrénées, c'est mentir l'air de rien. Nous, gens de la montagne, savons qu'il n'y a plus aucun ours pyrénéen depuis déjà de nombreuses années dans les Pyrénées Centrales où se situe Arbas.

Le Ministère de l'Ecologie est le plus honnête parmi les pro-ours en intitulant son projet de réintroduction : « *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises* » et en parlant donc d'ours brun et non d'ours pyrénéen.

Incohérente société qui veut réhabiliter l'animal sauvage et vit dans la peur de tout ce qui n'est pas aseptisé.

Aux éleveurs laitiers on impose des normes européennes aberrantes. Fini le lait réchauffé dans le gros chaudron au-dessus du feu de bois. Finis les fromages alignés dans la cave naturelle où coule un filet d'eau. Fini le nettoyage des bidons avec les orties fraîches. Fini le transport des fromages à dos de mules. Fini tout cela. Incompatible avec les normes. Trop dangereux !

Maintenant il faut des laboratoires de transformation.

Maintenant il faut transporter par camion frigorifique.

Maintenant, même le vrai lait tout chaud sorti de la vache est trop fort pour le palais délicat des gens. Tout doit être uniformisé, aseptisé, édulcoré.

Alors oui, je l'avoue, j'ai chaud au cœur quand un enfant, venu me voir traire et à qui je fais goûter le lait juste sorti du pis, me regarde les yeux brillants avec au-dessus des lèvres une moustache blanche de mousse et me dit d'une petite voix : « *C'est chaud ! C'est bon ! Je peux en avoir encore ?* ».

Si nos grands décideurs européens me voyaient faire, ils diraient sans doute que c'est dangereux, que l'enfant pourrait être malade, que ce n'est pas très propre cette traite à la main et cette chèvrerie pleine de toiles d'araignées, que ce n'est pas un lieu pour donner à boire à un enfant...

Pourtant ce sont ces mêmes décideurs qui décident de réimplanter des animaux sauvages.

Comment pourrait-il vivre sereinement, l'ours, au milieu d'une civilisation d'hommes si effrayés par la nature qu'ils font tout leur possible pour la maîtriser, l'asservir, la discipliner, la normaliser.

Relevé dans le courrier des lecteurs de *La Dépêche du Midi* suite aux déclarations de Nelly Olin traitant d'ânes les éleveurs pyrénéens : « *Personnellement je ne suis pas certain que la cohabitation des ânes et des ours soit possible.* »²⁵...

Avant la réintroduction de l'ours, les populations locales auraient été interrogées pour connaître leur position sur la question. Ce serait suite à leur accord que le plan de réintroduction aurait été lancé.

Où sont les Pyrénéens qui ont été consultés à ce sujet ? Je n'en ai jamais rencontré un seul.

L'analyse de la population réellement concertée est édifiante : ont été associés à la réflexion les élus, les institutionnels, les chasseurs, les associations de protection de la nature, les forestiers.²⁶ Mais les éleveurs ? Mais les citoyens de la montagne ? Oubliés !

Certains, très rares, ont eu la chance de savoir à temps qu'il existait sur Internet une enquête sur l'ours à laquelle tout le monde avait le droit de participer²⁷. Au total 1.281 français ont répondu... Combien de personnes sont réellement concernées par l'ours dans ce lot ? Ils ne sont pas très nombreux, les éleveurs et bergers de la montagne qui utilisent Internet... Moi-même, alors que l'informatique est pourtant mon premier métier et que le sujet de l'ours me tient à cœur, je n'ai jamais su que cette enquête existait !

²⁵ *La Dépêche du Midi*, 29 avril 2006.

²⁶ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p.68.

²⁷ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009, Annexes*, p.10.

Quelques chanceux, tirés au sort par un institut de sondage, ont été invités à des auditions publiques²⁸. Au total sur l'ensemble du massif pyrénéen 170 citoyens pris au hasard !

Et Nelly Olin, une fois encore, confirme la méprise totale de nos technocrates, elle qui ne s'est jamais rendue dans les Pyrénées pour discuter de l'ours avec les éleveurs et bergers avant de lancer le plan de réintroduction, quand elle argumente ainsi : « *Je suis venue à Toulouse à trois reprises pour des concertations* »²⁹. Sans doute, vue de Paris, la ville de Toulouse fait-elle partie du massif pyrénéen...

Il ne faut pas s'étonner si le peuple pyrénéen, volontairement écarté de toute concertation, gronde aujourd'hui.

Il faudra attendre le 6 mai 2006 et le fiasco des premiers lâchers, pour que les principaux concernés soient enfin entendus : « *Pour la première fois, devant le Conseil d'Etat, éleveurs de moutons et ministère de l'écologie ont confronté leurs points de vue sur l'introduction de cinq ours slovènes dans les Pyrénées.* »³⁰

Les Pyrénées sont grandes. De l'Atlantique à la Méditerranée, elles s'étendent sur 350 km environ. Elles traversent 6 départements : les Pyrénées-Atlantiques, les Hautes-Pyrénées, la Haute-Garonne, l'Ariège, l'Aude et les Pyrénées-Orientales. En observant une carte on remarque aisément que la Haute-Garonne ne représente environ que 5% du territoire pyrénéen concerné par l'ours, c'est-à-dire situé au-dessus de 800 mètres d'altitude.

Pourtant c'est la Haute-Garonne qui veut de l'ours. C'est là qu'ont été réintroduits les 3 ours de 1996 et 1997. C'est là que se situent 3 des 4 communes de la réintroduction de 2006.

Si la Haute-Garonne, contrairement aux autres départements pyrénéens, est favorable à la réintroduction, c'est parce que sa zone pastorale

²⁸ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009, Annexes*, p.30.

²⁹ cité par Pascal JALABERT, *La Dépêche du Midi*, 26 avril 2006.

³⁰ dépêche parue sur tfl.fr le 6 mai 2006.

est très limitée ; parce que rares dans ce département sont ceux qui habitent la montagne, ceux qui ont une culture de l'ours et du pastoralisme ; parce que la Haute-Garonne c'est Toulouse, soit un potentiel touristique énorme que le prétexte de l'ours peut facilement séduire.

Le maire de Melles le déclarait sans ambages lors des réintroductions de 1996 : « *Lourdes a décollé grâce à la Vierge ; nous, nous aurons l'ours.* »³¹. Pour les petits villages inconnus du fin fond de la Haute-Garonne que sont Melles, Arbas et Burgalays, il faut trouver un débouché, une rentabilité, une raison de se faire connaître.

L'ours est le plus beau des miracles.

Réflexion de Pierre-Yves Quenette, responsable de l'Equipe Technique Ours, lorsqu'il découvre, à la fin du voyage le ramenant de Slovénie avec l'ourse Palouma, l'ahurissant dispositif policier qui l'escortera de Toulouse à Arbas : « *Là, on n'est plus dans l'écologie. On est ... ailleurs...* ».³²

Beaucoup reprochent aux éleveurs de ne plus s'occuper des troupeaux comme autrefois. Au début du 20^{ème} siècle, la montagne pyrénéenne était surpeuplée. Les Pyrénéens vivaient dans leur quasi-totalité de la petite paysannerie. Celui qui avait 8 vaches ou 60 brebis était un riche. Tout le monde dans la famille travaillait sur la ferme, enfants, adultes, anciens. A chacun était attribué un rôle. Souvent c'était un enfant, même très jeune, que l'on envoyait en estive, comme ce fut le cas pour mon pépé. Ou l'oncle célibataire, le cadet de famille, celui que l'on traitait pire qu'un domestique. Dans les Pyrénées, on appelait cela « *l'esclau* », l'esclavage !³³

³¹ cité par Sylvie BRIET, *Libération*, 06 mai 2006.

³² France 2, *Envoyé spécial*.

³³ Patrice SANCHEZ, *Sud-Ouest*, 27 octobre 2005.

Si le métier de berger a changé, est-ce la faute du berger ? N'est-ce pas plutôt l'évolution de notre société qui dicte cela.

Dans le Béarn, on faisait, et on fait encore, le fromage dans la cabane de montagne. Cela impose la traite tous les jours et donc la présence d'un berger en permanence sur place. Si, ces dernières années, cette activité a eu tendance à régresser c'est parce que les normes de production du fromage sont devenues draconiennes et les cabanes des bergers pyrénéens incompatibles avec elles. Pour se plier aux règles les éleveurs ont eu le choix : soit équiper la cabane aux normes soit faire le fromage dans la vallée. Dans ce dernier cas, plus réaliste dans le contexte pyrénéen, seules montent encore en estive les bêtes taries, et l'éleveur occupé à la traite et au fromage dans la vallée est alors moins indispensable sur la montagne.

Dans la Haute-Bigorre, on produisait autrefois avec le lait des vaches un beurre célèbre. Il fallait traire les bêtes matin et soir dans la montagne, descendre le lait tous les jours. Le beurre de la vallée de Campan n'existe plus. Les vaches, chèvres et brebis d'aujourd'hui ont une montagne immense pour elles. Leur propriétaire a souvent un double emploi et c'est en plus l'époque du foin. Il ne peut donc absolument pas les garder. Elles pâturent sans surveillance et l'éleveur monte tous les 8 jours pour repérer le troupeau et soigner les bêtes malades.

En Ariège, la tradition de la traite faite en estive a disparu depuis longtemps. Les bêtes sont élevées pour la viande. Parce que, comme partout ailleurs, le système agricole pousse les agriculteurs à toujours augmenter le nombre de leurs bêtes, les cheptels grossissent. L'éleveur ne peut pas accompagner les bêtes en montagne tout l'été. Un berger est donc payé pour garder un regroupement de plusieurs troupeaux. L'homme est seul pour 1 000 à 2 000 brebis. A charge pour lui de veiller sur elles et de les regrouper le dimanche pour la visite hebdomadaire des propriétaires.

Dans chaque vallée, il existe des fonctionnements différents.

D'autre part, rares sont les jeunes qui veulent faire ce métier. 60% des bergers pyrénéens ont plus de 55 ans !³⁴ Qui est assez fou dans notre société

³⁴ intervention de Jean-Louis CAZAUBON, Président de la Chambre Régionale d'Agriculture de Midi-Pyrénées, le 13 mai 2006 à Bagnères-de-Bigorre.

moderne pour accepter de travailler pendant 5 mois d'affilée sans un jour de repos et dans une solitude extrême ?

On veut que l'éleveur ne laisse plus les bêtes sans surveillance, qu'il suive en permanence leurs déplacements, qu'il les parque chaque soir.

Or il ne peut pas être dans la vallée occupé au foin ou au fromage et être en même temps sur l'estive. Le revenu du paysan de montagne est faible, bien éloigné de celui de l'agriculteur de plaine. Le conjoint travaille souvent à l'extérieur. Les enfants ont acquis depuis quelques dizaines d'années le droit de vivre une vie d'enfants, les vieux celui de se reposer. L'éleveur est donc seul.

On lui propose un aide berger salarié pour garder son troupeau en estive. Il lui faut encore une fois être aidé financièrement par l'état ou l'Europe. Ce n'est pas un problème : le plan de réintroduction de l'ours a prévu un budget conséquent pour cela.

Mais ce qu'il n'a pas prévu c'est que le petit éleveur en a assez de vivre des subventions et non de son travail. Assez de vendre ses agneaux une misère et de voir compenser cette faible rémunération par des aides. Assez de passer des soirées à remplir des dossiers que l'administration semble se plaire à rendre toujours plus complexes.

Dans les manifestations, on l'a vu brandir des banderoles « *On ne veut ni de l'ours ni des sous !* ». Mais qui l'entend ? A toutes ses demandes, on répond : aides pour le berger, aides pour les clôtures, aides pour le patou, aides pour les bêtes attaquées...

Alors l'éleveur fait du mieux qu'il peut. Il travaille en bas le jour et le soir il repart là-haut. Il marche des heures dans la montagne, il court comme un fou, il dort mal. Parfois, quand il s'endort dans la cabane, harassé, l'ours très discrètement attaque ses bêtes. Le veau ou les brebis sont blessés avant que le chien n'aboie et que l'homme ne se réveille.

Après on le voit à la télé. Il est ulcéré, agressif. Souvent il a du mal à expliquer, on ne lui a jamais appris à s'exprimer devant un micro. Il passe pour un rustre et un coléreux.

Début avril. J'attends la dernière mise-bas. D'habitude, à la tension du pis, je sais si c'est pour le jour même ou pas. Or le pis de cette chèvre-là n'est pas encore assez tendu. Elle se comporte pourtant comme si la naissance était imminente : elle s'isole, abandonne le troupeau, rentre seule à la chèvrerie, pleure doucement quand elle m'aperçoit.

Régulièrement dans la journée je retourne la voir. Rien ne change.

Comme elle mange, je ne m'inquiète pas.

Pourtant, vers minuit, elle se met à crier. De ces hurlements que poussent les chèvres quand elles sortent le petit.

Mais le petit ne sort pas.

C'est une mise-bas comme aucun éleveur ne les aime. Une mise-bas où tout va de travers. Peu de contractions. Un chevreau qui se présente mal. Une mère qui s'épuise.

Il faut faire vite, proprement, sortir le petit, ne pas déchirer la mère, lui faire le moins de mal possible. Tous les éleveurs font cela. Certains jours il se passe des miracles, certains autres tout est compliqué.

Ce soir-là, le petit est très difficile à faire venir. J'ai l'impression de passer beaucoup de temps les mains dans la mère, de tirer maladroitement. La chèvre souffre. Quand c'est enfin fini, elle est épuisée. A la seringue, je lui fais avaler de l'eau très sucrée. Pendant ce temps, Bertrand essaie de ressusciter le chevreau, il le secoue, lui plonge la tête dans l'eau froide, rien n'y fait, il est bel et bien mort.

La mère semble dormir, anéantie. Du chevreau, elle n'a même pas la force de s'inquiéter.

Avant de la laisser à son sommeil, je la fouille une dernière fois pour m'assurer qu'elle n'a pas un deuxième petit.

Elle se remettra en quelques jours. Les chèvres pyrénéennes sont des bêtes rustiques, des dures à cuire. Il n'empêche que cette mère-là quittera mon troupeau à l'automne quand les autres seront mises au bouc. Ailleurs, elle ira vivre une vie tranquille de chèvre débroussailleuse que l'on ne fera plus

reproduire. Je la regretterai : une belle chèvre, grande, typée, très douce, qui ne m'aura fait que des mâles et dont je n'aurai aucune descendance.

Mais cela aussi fait partie de mon travail d'éleveur : savoir gérer un troupeau, sélectionner les bêtes, ne pas risquer leur vie.

13 mai 2006. Manifestation anti-réintroduction à Bagnères-de-Bigorre. Je suis avec les autres sous une pluie battante. D'après la police nous sommes 5 000. Dans le calme.

Je ne suis pas venue là avec l'un des cars affrétés depuis l'Ariège. La traite du soir m'attend à 18 heures. Je ne veux pas devoir la décaler. Je préfère être indépendante et je me rends donc à Bagnères avec mon propre véhicule.

Parce que je me suis garée loin du lieu de regroupement des éleveurs, je traverse Bagnères à pied. Je croise les gens de la ville qui attendent le défilé.

Mon bâton de bergère est un code clair. Les gens me sourient au passage. Certains font même un bout de chemin à mes côtés. Gens du pied de la montagne, gens de la ville, gens aux racines pyrénéennes et au lointain sang paysan. Gens qui ensuite, tout le temps du défilé, malgré la pluie, seront rangés sur les trottoirs pour nous regarder passer en souriant.

Ne manquait au rendez-vous que le soleil. Mais la pluie, le mauvais temps, sont notre lot quotidien. Je sais que pas un de nous n'a fait demi-tour de peur de se mouiller.

17 mai 2006. Par curiosité je consulte le répondeur téléphonique de l'Equipe Technique Ours³⁵, qui permet de connaître par secteurs les dernières attaques de l'ours. En ce mois de mai, les troupeaux ne sont pas encore en estive. Il s'agit donc d'attaques dans les villages, à basse altitude, et non en montagne.

« Dans le secteur Ariège-Est :

- une vache blessée, nuit du 14 au 15 mai, commune d'Auzat,
- une ruche détruite, nuit du 13 au 14 mai, commune de Mérens,

³⁵ Répondeur précisant la localisation des ours : 05.62.00.81.10.

- un veau tué, nuit du 13 au 14 mai, commune de Mérens,
- un agneau tué, matin du 12 mai, et une brebis, sans doute 2 jours avant, commune de Larcat,

- un agneau tué, nuit du 11 au 12 mai, commune de Tignac,
- une brebis blessée, nuit du 10 au 11 mai, commune de Vernaux,
- deux ruches détruites, 10 mai au soir, commune de Garanou,
- une ruche détruite, nuit du 7 au 8 mai, commune de Miglos,
- deux brebis blessées (dont une euthanasiée), nuit du 7 au 8 mai, commune de Miglos,
- une ruche et une ruchette détruites, nuit du 6 au 7 mai, commune de Siguer. »

Bien sûr, il ne s'agit là que des dégâts directs. On ne parle pas de l'impact de l'attaque sur le reste du troupeau, des risques d'avortement, du traumatisme pour les bêtes et les chiens, des heures passées par l'éleveur à rechercher ses bêtes ou leur dépouille.

Au même moment, dans la nuit du 16 au 17 mai, a lieu en cachette à Arbas le lâcher de la troisième ourse slovène.

Rester calmes est notre mot d'ordre. Ne pas se laisser déborder par la douleur et la colère. Se blinder face au mépris. Mépris de la part de notre « ministre de l'ours » qui, non contente d'avoir une première fois dérapé à Arbas en avril 2006, s'entête dans la même logique dans les jours qui suivent traitant de « *poignée d'excités* »³⁶ les éleveurs pyrénéens, puis déclarant à des journalistes catalans que ces mêmes éleveurs « *sont indignes d'être français* »³⁷...

Mépris de la part des communes qui ont accepté la réintroduction d'ours sur leur territoire et n'ont pas tenu compte du point de vue des

³⁶ Canal+, 12 mai 2006.

³⁷ Journal télévisé de 20h, France2, 30 avril 2006.

communes voisines comme si l'ours, poliment, allait s'en tenir au petit territoire qui veut bien de lui.

Mépris de la part de ceux que l'on entend partout, à la télé, à la radio, dans la presse, qui se disent spécialistes de l'ours et du pastoralisme pyrénéen, et qui sans aucun scrupule assèment de douteuses vérités.

Mépris de la part de certains journalistes, qui présentent le problème en le minimisant, en souriant de la peur de l'éleveur face au bon gros nounours.

Mépris de la part de ceux qui nous donnent des leçons de gardiennage et qui n'ont jamais approché une brebis ou une vache.

Mépris de la part de ceux qui se disent écolos, qui vivent dans les villes et roulent en belle voiture, et nous accusent, nous qui entretenons notre patrimoine paysager commun et qui vivons dans et avec la nature, de ne rien comprendre à l'écologie.

Mépris de la part de ceux, de quelque bord qu'ils soient, qui déposent des pots de miel piégés là où a été lâchée la deuxième ourse slovène, et discréditent ainsi ceux qui pacifiquement disent non à la réintroduction.

Mépris de la part de tous ceux qui, via Internet, en appellent à la haine, sur leurs sites, leurs blogs, les forums.

Mépris. Mépris encore et toujours.

Mépris alors que nous ne demandons qu'à nous faire entendre et comprendre.

Mépris alors que nous ne sommes pas des violents. Si nous défilons avec des bâtons, c'est parce que dans notre métier chaque jour nous marchons le bâton à la main, c'est parce que là est le symbole même du berger.

Nous ne sommes pas des violents, mais si l'ours ou le loup attaquent nos bêtes, il est de notre devoir de les défendre coûte que coûte. Quitte à tuer l'attaquant. Quitte à finir en prison.

Bagnères ce même 13 mai. Au micro un homme prend la parole pour dire que lui, en tant que représentant des éleveurs béarnais qui estiment, et au nom de tous les Pyrénéens ici présents,

remercie du fond du cœur les Ariégeois de s'être interposés lors du lâcher du premier ours slovène et d'avoir ainsi montré le chemin à suivre dans la lutte contre la réintroduction.

Etranges Pyrénéens issus de vallées parallèles, chacune fière de ses traditions, mais qui pour lutter contre cette réintroduction se soudent ensemble : béarnais et ariégeois, espagnols et français, basques et bigourdans.

Emotion.

Identité pyrénéenne forte. Nous ne sommes pas « quelques excités » mais un peuple qui, s'il le faut, entrera en résistance.

Le 6 juin 2006 est prévue une grande manifestation pro-ours. Le lieu longtemps tenu secret sera finalement Luchon. Haute-Garonne. Le moins pyrénéen de tous les départements pyrénéens.

Vendredi 5 juin, veille de la manifestation. Devant les menaces des « anti-ours », les organisateurs décident de déplacer le rassemblement de Luchon à Toulouse. Là, dans la plaine, c'est sûr, les hommes et les femmes de la montagne ne descendront pas.

On nous appelle les « anti-ours », mais nous ne sommes pas contre l'ours. Nous sommes contre la réintroduction d'ours slovènes dans les Pyrénées telle qu'elle nous est imposée aujourd'hui.

Dire que nous ne voulons pas de l'ours, que nous sommes contre lui, nous appeler des « anti-ours » est un facile raccourci de langage que les pro-réintroduction utilisent volontiers pour monter contre nous l'opinion publique, mais qui ne reflète pas la réalité de notre pensée.

Dans cette cacophonie, nous avons l'impression de parler une langue inconnue, de crier dans le vide, de nous battre contre des moulins à vent.

Est-ce parce que l'homme moderne s'en éloigne de plus en plus qu'il est attiré vers le sauvage ? Pourquoi les plus grands défenseurs du loup ou de l'ours sont-ils ceux qui ne vivent pas dans la nature ? Pourquoi les mouvements écologistes font-ils leurs scores les plus élevés dans les villes ?

Au début du 19^{ème} siècle éclate, dans les Pyrénées ariégeoises, l'un des plus célèbres mouvements de contestation des Pyrénéens contre le pouvoir. L'Etat voulait alors reprendre aux paysans leurs forêts. Ce n'est pas un hasard si bergers et éleveurs du 21^{ème} siècle, face à l'incompréhension et au mépris des gouvernants se réfèrent de plus en plus à « la Guerre des Demoiselles ».

Dans un rapport sur les troubles de cette guerre, un commandant de gendarmerie écrit : « *En résumé, cet état des choses de la part des paysans est attribué, 1) à l'extrême besoin où se trouvent les habitants de ce pays d'avoir des pacages pour leurs bestiaux qui forment toute leur existence ; 2) à la cupidité vraiment coupable des agents inférieurs de l'administration forestière.* »³⁸.

Deux siècles plus tard, la question de l'ours fait resurgir deux points presque similaires : 1) l'extrême nécessité de la zone d'estive pour la survie de l'éleveur ; 2) l'intérêt politique et économique de ceux qui veulent tirer parti de l'ours.

Même les comportements sont identiques. Le 25 avril 2006, face à « *l'énorme barnum médiatico-policié mis en place tout au long de la journée par la Ministre de l'Ecologie* »³⁹, c'est à pied, par la montagne, après plusieurs heures de marche, armés seulement de cloches et de pétards, que les éleveurs et bergers opposés à la réintroduction vont casser le « *joli conte* ». Car il s'agit comme il y a deux siècles d'entrer en lutte contre des décisions administratives incohérentes. Et comme il y a deux siècles la méthode

³⁸ J.F. Soulet, *Les Pyrénées au XIX^{ème} siècle*, Editions Sud-ouest, 2004.

³⁹ Gilbert LAVAL, *Libération*, 26 avril 2006.

employée contre le pouvoir qui dispose des armes (le dispositif policier est impressionnant ce jour-là à Arbas) consiste à gêner, à empêcher les actions (l'ours sera finalement lâché sur une autre commune), à rendre contrariante la montagne à ceux qui veulent l'utiliser à des fins stratégiques, à faire peur sans faire mal, à faire retourner vers la plaine ceux qui veulent imposer à la montagne des choix aberrants (comme ce fut le cas pour la manifestation des pro-ours déplacée sous la pression vers Toulouse).

En ce printemps 2006, nous n'en sommes encore qu'aux prémices de ce qui ressemble fort dans les Pyrénées à un deuxième épisode de la Guerre des Demoiselles.

Nous ne sommes pas des intellectuels. Notre travail est manuel, physique. Si j'écris aujourd'hui c'est au nom de tous ceux qui ne peuvent pas le faire. Parmi nous il y a peu de hauts diplômés, de docteurs es-écologie ou biologie. Beaucoup pourtant sont des puits de science.

Alors chacun de nous, à sa petite échelle, essaie de faire son possible pour que notre combat soit compris du grand public.

Moi j'écris. D'autres parlent. Dans la montagne, dans la rue, chacun, comme il le peut, essaie de faire avancer le débat.

S'il vous plaît, écoutez-nous...

L'ours, dans le quotidien de la vie des Pyrénéens ne ressemble en rien au nounours du conte de fées. Baptiser Balou le mâle slovène réintroduit en cette année 2006 c'est camoufler derrière l'apparence du tendre protecteur de Mowgli le plus grand fauve de France.

Tout concourt à nous maintenir dans cette ambiance féérique. Les images magnifiques d'oursons jouant dans la montagne. Le regard très doux de cet animal dangereux. Notre inconscient collectif.

Dans les écoles pyrénéennes, les enfants ont été invités à chercher ensemble le nom des ours. Ils ont fait partout des expositions sur l'ours mais aussi sur le loup. A Cieutat, petite commune située à quelques kilomètres de

Bagnères-de-Bigorre, célèbre pour ses belles prairies bien vertes pleines de brebis, les enfants de l'école, dans l'exposition qu'ils ont consacrée au loup, ont écrit : « *Le loup se nourrit de poissons et de crevettes.* » Bien sûr, tout le monde sait que les crevettes poussent dans les vallées pyrénéennes... Et que le loup, c'est sûr, les préférera aux moutons de Cieutat...

Partout en France, se montent de nouveaux élevages de loups que les touristes et les scolaires s'empressent d'aller visiter. Et que voient-ils ? De gentilles bêtes, calmes, repues, qui les dévisagent d'un air las. Des fauves dangereux, ces animaux-là ? Vous plaisantez !

Nous sommes abreuvés de tous côtés par une écologie dégoulinante de bons sentiments. Notre société citadine destructrice de l'environnement, en vénérant le sauvage, croit faire acte écologique et sauver ainsi un petit bout de la planète pour les générations futures.

Leurre. Hypocrisie.

Mai 2006.
Un peu partout dans mon coin d'Ariège on tond les brebis. C'est le signe que la transhumance approche. A la peinture, on marque sur leur dos le symbole de leur propriétaire. Dans un mois, devant les touristes émerveillés, ce sera la montée à l'estive. Tout le long des Pyrénées, des processions de troupeaux. Vaches, brebis, chevaux. Cloches énormes.

La fête de la transhumance.

Fête...

Les touristes, eux, ne penseront pas à l'ours. En ce jour de juin ils se masseront sur le bord des routes pour voir passer les troupeaux. Ce seront les mêmes qui auront dit oui à la réintroduction.

Extrait des *Carnets* de Ramond, homme de la ville et plus grand pyrénéiste de tous les temps, qui gravit le premier les plus beaux sommets de nos montagnes : « *Il n'appartient point à de simples amateurs de montagnes de donner des conseils à leurs habitants.* »⁴⁰

⁴⁰ RAMOND, *Carnets III*, 1795, p.57.

Mais qui écoute encore ce qu'écrivait Ramond en 1795 ?

La démocratie nous a appris que c'est au peuple de décider. Or le peuple des villes étant plus nombreux que le peuple des campagnes, c'est donc lui qui décide. C'est cela la démocratie. On a demandé par sondage aux Français s'ils voulaient des ours slovènes dans les Pyrénées : la majorité a répondu oui⁴¹. La démocratie a tranché. Et peu importe ce que pense cette minorité que représentent les habitants des vallées pyrénéennes.

De la même façon, alors que les Hautes-Pyrénées et l'Ariège, c'est-à-dire les deux départements pyrénéens qui l'encadrent, refusent l'ours, la Haute-Garonne le réclame. Tant pis si l'ours n'a pas sur la Haute-Garonne un territoire adapté pour survivre et si, fatalement, il ira chez ses voisins.

Ce qui choque le plus les Pyrénéens dans la réintroduction de 2006, c'est le peu de cas que l'on fait de leur avis, alors qu'eux seuls sont concernés par les conséquences néfastes de la présence de l'ours.

Personne n'a l'air de trouver aberrant que, pour attirer la foule vers la manifestation pro-ours du 3 juin, on juge utile d'affréter des cars au départ des grandes villes de France⁴², que la communication sur l'événement soit relayée parfaitement dans les media et sur Internet, et qu'au total il n'y ait pas eu 1 000 manifestants ce jour-là à Toulouse.⁴³

Alors que quelques semaines plus tôt, à Bagnères, malgré une communication médiocre (peu savaient l'heure et le lieu de départ du rassemblement !), nous étions 5 000, tous venus de la seule montagne pyrénéenne.⁴⁴

Contrairement à l'ours slovène, la chèvre pyrénéenne et le cheval de trait poitevin que j'élève sont des races menacées d'extinction. Qui s'en préoccupe ?

⁴¹ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p.32.

⁴² Site internet de FERUS, <http://ours-loup-lynx.info>

⁴³ Gilbert LAVAL, *Libération*, 5 juin 2006.

⁴⁴ Gilbert LAVAL, *Libération*, 5 juin 2006.

A l'échelle des Pyrénées, les espèces menacées sont nombreuses. Depuis une trentaine d'années des programmes de conservation sont mis en place, plus particulièrement sur des races ovines et bovines locales, rares et rustiques. Les spécialistes du pastoralisme pyrénéen, comme Bruno Beschecomme⁴⁵, s'insurgent contre la réintroduction d'ours slovènes qui, sous prétexte d'écologie, met en péril la biodiversité pyrénéenne et le travail fait par les éleveurs pour sauver ces races véritablement menacées.

Par deux fois en ce printemps 2006, à Arbas, commune symbole de la réintroduction, des affrontements auront lieu. Aviver la haine, provoquer, ne me semble pas la solution. C'est pourtant souvent, hélas, la seule issue au désespoir.

Depuis 1963, la chasse à l'ours est interdite dans les Pyrénées. Les éleveurs, même s'ils ont depuis déploré des pertes dans leur troupeau, ne se sont jamais soulevés contre cet interdit.

Parce qu'il s'agissait de l'ours « pyrénéen ». Et parce que pendant des années, sur le terrain, d'autres fils de paysans et bergers reconvertis comme gardes-moniteurs au Parc National des Pyrénées, ont lutté pour les convaincre que cet ours faisait partie de leur patrimoine, de leur histoire, au même titre que l'isard ou le lagopède. Grâce à ce patient travail, l'ours pyrénéen n'a pas été décimé par l'homme, alors qu'il ne survivait plus pourtant que dans le Béarn, le plus pastoral des territoires pyrénéens. En 1990, le Parc National des Pyrénées écrit : « *Au lieu d'accuser les Pyrénéens, il faudrait à l'inverse s'étonner qu'il y ait encore des ours chez eux. Et plus précisément dans des vallées où le pastoralisme est encore bien vivant. S'il y a encore des ours, c'est bien la preuve qu'il n'y a pas une volonté d'élimination systématique. Car si elle avait existé, il aurait été facile, pièges, armes et poison confondus, de les exterminer jusqu'au dernier, comme il a été fait ailleurs. De fait, il faut bien admettre que, mal gré, bon gré, aujourd'hui la majorité des Pyrénéens les acceptent comme faisant partie de leur vie et de leur patrimoine.* »

⁴⁵ cité par Laure ESPIEU, *Libération*, 10 avril 2006.

Si la population d'ours pyrénéens, pourtant protégée, a décliné rapidement, passant d'une soixantaine d'individus en 1962 à 5 ou 6 en 1995⁴⁶ ; si entre 1985 et 1990, alors que l'on dénombre une dizaine d'ours regroupés dans la partie occidentale du massif, aucune naissance n'a eu lieu⁴⁷ ; si le véritable ours pyrénéen n'est plus aujourd'hui qu'une espèce moribonde (il n'en reste plus que 4 ou 5 regroupés dans le Béarn) ; ce n'est pas la faute des éleveurs et des bergers. C'est parce que la montagne pyrénéenne au cours de ces 50 dernières années a été de plus en plus investie et aménagée par l'homme, et que ce territoire « dé-sauvagisé » ne permet plus à l'ours de se reproduire sereinement.

Réflexion que me faisait au téléphone une connaissance parisienne à qui je parlais de mon projet d'écrire sur l'ours : « *Tu sais, Violaine, c'est de l'actualité, ça intéresse les gens aujourd'hui, mais dans 3 jours, tout le monde aura oublié et toi avec. Laisse tomber !* ».

Dans 3 jours, dans 3 mois, dans longtemps, aucun éleveur pyrénéen n'aura oublié. Mais comment faire comprendre cela à ceux qui vivent une vie tellement différente de la nôtre.

Nelly Olin déclarait fort justement devant l'affront des anti-réintroduction : « *Nous ne sommes pas du même monde !* ». Sans doute est-ce là le cœur du problème.

Avril 2006. La France est dans les rues pour s'opposer au CPE⁴⁸. On parle de 3 millions de manifestants. Mars à mai 2006. Toulouse, Luchon, Bagnères. 300, puis 1 000, puis 5 000 Pyrénéens manifestent.

⁴⁶ Jean-Pierre BEDEI, *La Dépêche du Midi*, 14 mars 2006.

⁴⁷ Parc National des Pyrénées, *Les carnets de terrain : l'ours des Pyrénées*, PNP, 1990, p.198.

⁴⁸ Contrat Première Embauche.

Parmi eux, très peu étaient déjà descendus dans la rue. Le Pyrénéen n'a pas, dans sa culture, le réflexe de la manifestation. Il voit cela à la télé dans les grandes villes. Il est d'accord ou pas avec les manifestants, mais lui ne descend jamais dans la rue.

Etre 5 000 le 13 mai à Bagnères est un exploit. Comme me le disait en souriant ma mère qui m'avait rejoint ce jour-là : « *Tu te rends compte : c'est ma première manif !* ». Maman a 66 ans.

Il fait très lourd aujourd'hui. Les bêtes et les hommes espèrent la pluie. Tout le monde est inquiet, énervé. Des jours comme celui-là, même s'il y a du monde chez nous, rares sont ceux qui me proposent de m'accompagner pour garder les chèvres. Il fait meilleur au frais dans la maison.

L'hiver, dans le froid et le vent, je suis seule aussi.

Le petit éleveur est éleveur 365 jours par an. Le berger est berger chaque jour des 4 ou 5 mois que dure la saison. Notre rythme de vie est à des années-lumière de celui des autres citoyens. Notre métier est pour beaucoup d'entre nous plus qu'un métier : une passion, le centre d'une vie.

Nombreux sont ceux qui, à la fin d'une soirée passée entre copains, nous ont proposé de dormir chez eux et à qui nous avons répondu : « *Pas possible. Le matin à 6 h, il y a la traite, et puis les bêtes à nourrir. Désolés...* ».

Le quotidien des bêtes règle notre vie. Aucun de nous ne déroge à cela. Ou celui qui déroge ne restera pas longtemps éleveur...

Et si certains matins, quand la nuit a été vraiment trop courte, je me lève à contrecœur, au milieu des bêtes la fatigue s'estompe et la journée commence. Car ma vraie place est là.

Mais comment discuter de notre métier avec des gens qui vivent si différemment de nous ? Comment expliquer notre rythme de travail à l'époque où l'on invente les RTT⁴⁹ ? Comment dire que nous ne savons plus quels jours sont fériés ou pas car cela ne change rien pour nous ? Comment faire comprendre que, contrairement à celle de la majorité des Français, notre vie

n'est pas découpée en « vie professionnelle » et « vie privée », que tout est mélangé, indissociable, travail et convivialité, contraintes et plaisirs.

Je pense souvent aux éleveurs et aux bergers des Alpes. Je nous sens terriblement proches les uns des autres. Je pense au loup même si le contexte n'est pas le même que celui de l'ours.

Le loup contrairement à l'ours n'a pas été réintroduit. Du moins officiellement.

Le loup contrairement à l'ours se reproduit très vite.

Le loup contrairement à l'ours peut s'adapter partout.

Le loup comme l'ours est une espèce protégée. Le loup comme l'ours ne peut donc pas être chassé. Le loup comme l'ours n'est pourtant pas une espèce menacée.

Le loup comme l'ours a laissé une lourde empreinte dans l'esprit des Pyrénéens.

Mon pépé, quand il avait 10 ans, dormait toutes les nuits d'automne seul dans un coffre en bois en forme de cercueil d'enfant qu'on appelle en Haute-Bigorre le « *burguet* ». Il était le très jeune gardien de nuit du troupeau de brebis que l'on parquait serrées derrière des barrières de bois amovibles pour leur faire fumer les prés avant l'hiver. Régulièrement les barrières et le burguet étaient déplacés de quelques mètres et la prairie devenait un joli damier.

Mon pépé, devenu vieux, parlait encore du burguet avec un tremblement dans la voix. Le souvenir de ses nuits d'enfant, seul aux côtés des bêtes dans ce cercueil de bois, le faisait encore frémir d'angoisse. L'angoisse de l'ours et du loup. Et à mon père qui, 60 ans après, lui faisait remarquer que, dans les années 1910, il n'y avait plus de loups vers chez nous, mon pépé d'habitude si doux répondait d'un ton cassant : « *Et qu'est-ce que tu en sais, toi !* ».

Pauvre pépé, pourvu que de ton ciel tu ne voies rien, ni les ours qu'ils remettent près de ta cabane de l'Aya, ni les loups qui repeuplent discrètement nos Pyrénées ...

⁴⁹ Réduction du Temps de Travail.

Pourquoi ? Pourquoi quelqu'un comme moi, quelqu'un qui n'a pas de bêtes en estive, quelqu'un qui ne vit pas dans un village d'altitude, quelqu'un qui n'est donc pas concerné directement par les attaques de l'ours, pourquoi quelqu'un comme moi est-il si farouchement opposé à la réintroduction ?

Parce qu'il m'est insupportable de cautionner une réintroduction basée sur le prétexte mensonger de l'écologie mais réalisée uniquement à des fins électoralistes et économiques.

Prétexte écologique que la réintroduction souhaitée par nos politiques, quand ils se jouent de l'ours pour se faire passer pour des défenseurs de la planète.

Prétexte écologique que la réintroduction souhaitée par les acteurs locaux, associations et communes, quand ils n'utilisent l'image fascinante de l'ours qu'à des fins strictement mercantiles.

Prétexte écologique que la réintroduction souhaitée par les mouvements et associations écologistes, quand il ne s'agit que de racoler large au détriment d'une vraie connaissance du milieu pyrénéen qui attend les ours slovènes.

Histoire de gros sous et de lutte de pouvoir dans tous les cas, mais surtout pas histoire écologique.

A plusieurs reprises, des savants ont dénoncé l'absurdité écologique de cette réintroduction. Des sommités comme Yves Coppens ou Jean-Louis Etienne se sont exprimées : « *Il est ridicule de vouloir réintroduire des ours dans les Pyrénées [...] parce que ça bouscule tout un écosystème qui n'y est plus familiarisé.* »⁵⁰ ; « *La quasi-disparition de l'ours dans les Pyrénées n'a pas entraîné de déséquilibre écologique. Reconquérir le territoire de l'ours, esthétiquement, intellectuellement, c'est intéressant. Mais le coût humain est exorbitant par rapport au gain écologique.* »⁵¹.

Personne parmi ceux, honnêtes et intègres, qui se sont penchés sérieusement sur la question, ne peut avancer le prétexte écologique comme raison à la réintroduction d'ours slovènes dans les Pyrénées.

⁵⁰ Jean-Louis ETIENNE cité par *Libération*, 10 avril 2006.

⁵¹ Jean-Louis ETIENNE cité par *La Dépêche du Midi*, 4 juin 2006.

Car l'ours des Pyrénées est déjà mort.

Car l'ours brun n'est pas une espèce menacée.

Car l'ours n'a plus un territoire adapté dans les Pyrénées.

Pourquoi la présence de l'ours est-elle inadmissible pour les éleveurs alors que les pertes qui lui sont imputées ne représentent qu'un faible pourcentage ?

Tout d'abord parce que regarder les chiffres au niveau du massif dans son ensemble n'a aucun sens. C'est au niveau individuel que les attaques sont terribles. Les troupeaux concernés sont souvent les mêmes. Quand on a 300 bêtes, avoir 20 à 30 brebis tuées par l'ours en une saison est inconcevable. Durant l'été 2005, le mâle Boutxi a même poussé dans le ravin un troupeau de 160 brebis d'un seul coup !⁵² Bien sûr il y a encore peu d'ours dans les Pyrénées, donc la « casse » à l'échelle du massif peut paraître infime. Mais qu'en sera-t-il quand on atteindra une population de 60 ours, seuil jugé minimal pour que la population soit viable ?

D'autre part, les pertes occasionnées par l'ours sont inacceptables pour l'éleveur car il n'a pas le droit de lutter contre ce fléau. Il peut intervenir contre la maladie qu'il essaie de prévenir ou de guérir, contre les chiens errants qu'il a le droit d'abattre. Contre l'ours on ne lui laisse que le droit de subir. Dans un élevage situé loin des zones à ours ou à loups, celui qui perd beaucoup de bêtes ne peut s'en prendre qu'à lui. Le bon éleveur en perd peu. J'ai toujours été fier de faire naître de beaux poulains alors que les juments de la race de trait que nous élevons ont la terrible réputation de perdre 1 poulain sur 2... Vilains chiffres basés sur les résultats de mauvais éleveurs. Si nous n'avions pas surveillé, si nous n'étions pas restés vigilants, alors oui, beaucoup auraient disparu, parce que trop grands ou trop longs pour se lever seuls, parce qu'emmêlés dans les clôtures ou disparus dans les ravins, parce qu'incapables d'apprendre à têter seuls. L'éleveur digne de ce nom veille sur ses bêtes, c'est là le cœur même de son métier.

Et veiller sur ses bêtes, c'est aussi les surveiller, elles qui sont des proies, face aux prédateurs. Celui qui a des poules se méfie du renard et

⁵² Marion FESTRAETS, *L'Express*, 18 mai 2006.

protège ses poussins de la buse. Celui qui a des moutons ou des chèvres n'hésite pas à tirer contre les chiens errants. Un chevrier de la Haute-Garonne me racontait que son troupeau avait été la cible de chiens et qu'il s'en était débarrassé à la carabine. Il en a le droit. De la même façon un éleveur des Alpes-Maritimes dont le troupeau avait été attaqué par des loups racontait : « *C'est sûr, les chiens errants font plus de dégâts, mais quand un chien attaque un troupeau, on sait qu'il va revenir et on l'attend avec un fusil.* »⁵³. Mais, d'après nos lois, l'ours ou le loup, contrairement au chien errant, ne peuvent pas être attendus avec un fusil...

Alors que faut-il faire ? Regarder l'ours ou le loup attaquer ? Laisser les bêtes se faire étripier ? On me rétorquera que l'on ne peut rien faire non plus contre la foudre qui frappe où elle veut, ou contre la neige qui ensevelit les bêtes encore en estive. C'est vrai. Mais cela, c'est la loi de la nature. L'éleveur fait avec. Personne ne peut lutter contre.

Mais quand il s'agit de l'attaque d'un troupeau par un ours slovène artificiellement importé dans les Pyrénées à des fins politico-financières, cela n'a plus grand-chose à voir avec une quelconque loi de la nature...

Comment chiffrer le traumatisme subi lors d'une attaque ? Traumatisme des bêtes qui les nuits suivantes garderont la peur, qui ne voudront plus revenir sur le lieu de l'attaque, qui ne mangent plus, qui ne font plus de lait, qui avortent.

Traumatisme des chiens qui n'ont pas su défendre, que la peur ronge, qui souvent ensuite ne sont plus bons à rien.

Traumatisme du berger, surtout, dont personne jamais ne parle...

Début mai 2006. Franska, l'ourse slovène lâchée sur l'estive de mon pépé, s'est dépêchée de quitter le territoire de sa commune d'accueil, Bagnères-de-Bigorre, pour rejoindre le « Pays Toy », en vallée de Barèges.

⁵³ Bernard BRUNO cité par Marion FESTRAETS, *L'Express*, 21 juin 2004.

Mais, contrairement à l'ours pyrénéen, l'ours slovène ne semble pas craindre l'homme.

Un matin, on la voit fouillant les poubelles du meilleur restaurant de la vallée ! Une vieille dame racontera comment elle l'a vu traverser son potager puis repartir par la rue⁵⁴... Saint-Savin n'est pas un hameau perdu dans la montagne, mais un gros bourg de 370 habitants situé juste au-dessus d'Argelès-Gazost à 580 mètres d'altitude seulement...

Pourquoi Franska s'est-elle aventurée en pleine civilisation alors qu'elle avait toute la montagne pour elle ? Parce qu'en Slovénie dans la réserve d'où elle vient, les ours ont des aires de nourrissage. Parce que ce sont les humains qui approvisionnent ces aires. Parce que les ours slovènes que l'on prétend sauvages sont des ours dépendants de l'homme.

Comme l'explique Cyril Strumbelj, garde-forestier de la région de Kocevje d'où sont issus les ours réimplantés dans les Pyrénées : « *En Slovénie, nous maintenons des sites pour nourrir les ours. Jusqu'à notre entrée dans l'Union Européenne, nous leur donnions à manger des carcasses ou des restes d'animaux morts, aujourd'hui uniquement du maïs. Cette pratique contribue à fixer les ours loin des habitations et des troupeaux, dans des zones très boisées où il n'y a pas ou peu de villages.* »⁵⁵ Le Ministère français de l'Ecologie, même s'il ne s'en vante pas, avoue au détour d'un tableau récapitulatif les différentes souches d'ours bruns en Europe, que l'ours slovène est l'un des rares à être nourri artificiellement⁵⁶. Et à propos des conditions de capture des ours des lâchers de 1996 : « *Pour la capture, des pièges à lacet ont été installés en Slovénie sur des sites de nourrissage comprenant du maïs et des carcasses de bovins.* »⁵⁷ Mais réjouissons-nous : « *Les aires de nourrissage en Slovénie ne comportent plus de viande aujourd'hui.* »⁵⁸

⁵⁴ *La Dépêche du Midi*, 19 mai 2006.

⁵⁵ *La Dépêche du Midi*, 25 mai 2006.

⁵⁶ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p.84.

⁵⁷ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p.44.

⁵⁸ Ministère de l'Ecologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009*, p.84.

Merci de ne plus nourrir à la viande un ours qui va être importé dans les estives pyrénéennes...

Mais ne pas l'habituer à être nourri par l'homme est peut-être trop demander...

L'Office Fédéral Suisse de l'environnement, des forêts et du paysage a fait faire, en 1999, une étude sur l'ours en Europe. On peut y lire ceci : « Le nourrissage des ours au niveau de charniers spécialement entretenus peut avoir des effets à double tranchant. Ce procédé est utilisé dans divers pays d'Europe de l'Est pour diminuer les dégâts sur le petit bétail et les cultures, ou alors pour permettre le maintien de populations importantes et en faciliter la chasse. Ce procédé est également pratiquement indispensable pour permettre aux touristes d'observer des ours. Le revers de la médaille de cette méthode est cependant que certains individus perdent leur crainte de l'homme, dont l'odeur imprègne inévitablement la nourriture distribuée. »⁵⁹

On comprend pourquoi nos pauvres ours slovènes parachutés dans les Pyrénées sans aucune appréhension de l'homme, faute d'être comme en Slovénie nourris artificiellement, en viennent à faire nos poubelles, à descendre dans nos villages, à voler nos brebis ou à attaquer nos veaux à quelques mètres de nos maisons...

Et tout le monde de croire que l'ours qui nous arrive est un animal sauvage ! Et personne de s'étonner de la facilité avec laquelle les Slovènes le capturent juste en bordure de route...

Ne pas divulguer la réalité, garder l'opinion publique de son côté. Mentir. Dissimuler.

Je pense aux millions de français qui se disent favorables à la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées. Je pense à l'état d'ignorance et de méconnaissance du sujet qui est le leur et dont ils ne sont absolument pas conscients. Odieuse manipulation des individus.

Ce qui est très difficile à expliquer à ceux qui n'ont jamais fait d'élevage, c'est la valeur de certaines de nos bêtes. Sur le papier toutes se valent. Une brebis égale une brebis. Une

chèvre égale une chèvre. Une vache égale une vache. Dans la réalité, nous, éleveurs, savons qu'il n'en est rien.

Élever c'est sélectionner, choisir, faire naître, faire grandir, décider de garder ou de vendre telle bête. C'est le travail de toute une vie.

Alors, certes, nous sommes indemnisés pour les pertes dues à l'ours. Très correctement indemnisés diront certains. C'est vrai. Sur le papier.

Mais il y a des bêtes que nous n'aurions jamais envisagé de vendre. Il y a des bêtes qui sont le pilier de notre élevage, notre fierté, la preuve du sérieux de notre travail. Il y a des bêtes qui n'ont pas de prix.

J'ai comme cela parmi mes chèvres quelques mères que je juge fondamentales dans mon troupeau. Ces bêtes-là ont pour moi presque toutes les qualités. Et leurs filles, si le croisement avec le bouc est réussi, seront peut-être encore meilleures.

Il ne s'agit pas uniquement de rendement. Mes meilleures chèvres ne sont pas forcément mes meilleures laitières. C'est autre chose. Une question de caractère, de morphologie. Parfois même, des choses impossibles à expliquer, mais qui se sentent. C'est cela la base du travail de l'éleveur.

Que pouvons-nous faire ? Comment pouvons-nous, pacifiquement, calmement, nous faire entendre ? Faut-il qu'il arrive un malheur pour que les choses bougent ? Faut-il attendre le suicide de quelques bergers, l'attaque d'un ours ou d'un patou sur un enfant, une bagarre terrible entre pro et anti-réintroduction ?

Alors que j'écris ces lignes et bien que les troupeaux ne soient pas encore montés en estive, chaque nuit dans les Pyrénées, des ruches ou du bétail sont la proie des ours. Qui en parle ?

D'après ceux qui veulent réintroduire des ours, la solution pour rendre possible la cohabitation avec le berger passe par le gardiennage permanent des troupeaux, le parage des bêtes la nuit, et la présence du patou dans le troupeau.

⁵⁹ KORA, *Documentation Ours*, juin 1999.

Que l'homme soit en permanence avec le troupeau n'a pourtant pas l'air, dans bon nombre de cas, d'émouvoir l'ours. Un vieux berger, gardien d'un petit troupeau d'une cinquantaine de brebis, raconte : « *Tu vois les brebis, là, au pied des arbres. Lorsqu'elles ont bruyamment secoué leurs cloches, j'ai aperçu l'ours qui sortait du bois, sous mes yeux. Il est venu au milieu du troupeau. Il a pris une brebis, il essayait de la chavirer, comme moi quand j'en couche une pour la tondre. J'ai crié, j'ai hurlé, mais il continuait quand même à la secouer.* »⁶⁰.

Souvent, malgré les hommes et les chiens, l'ours attaque : « *Les chiens aboient tandis que, fenêtres ouvertes, les gens boivent, mangent, discutent. Malgré le bruit, malgré les chiens, malgré la présence des hommes, l'ours pénètre dans la cour de la ferme pourtant éclairée, se saisit d'une brebis et disparaît avant que personne ait eu le temps de réagir.* »⁶¹ Même le patou, pourtant porté aux nues, aboie pour prévenir, mais se jette rarement sur l'ours. Les éleveurs du Béarn qui ont toujours eu des patous peuvent en témoigner.

L'autre solution préconisée contre l'ours, les clôtures, feraient sourire les éleveurs si le contexte était moins grave. On sait que lors d'une attaque les animaux se regroupent et paniquent. Les brebis se pressent les unes sur les autres, se piétinent, s'étouffent. En témoigne le compte-rendu d'un dégât des ours fait par Michel Cauhapé du Parc National des Pyrénées : « *Le troupeau était parqué dans des barrières de fer. Les bêtes effrayées par l'ours se sont précipitées sur les barrières qui n'ont pas cédé. Elles se sont étouffées sur les barres pour les premières, les unes contre les autres pour les suivantes. Seules se sont sauvées celles qui ont pu grimper et sauter par-dessus le dos de leurs congénères. L'ours n'a dévoré qu'une seule bête... Mais contre la barrière qui a tout de même plié sous la pression, nous compterons 23 brebis mortes étouffées.* »⁶²

⁶⁰ Parc National des Pyrénées, *Les carnets de terrain : l'ours des Pyrénées*, PNP, 1990, p.139.

⁶¹ Parc National des Pyrénées, *Les carnets de terrain : l'ours des Pyrénées*, PNP, 1990, p.137.

⁶² Parc National des Pyrénées, *Les carnets de terrain : l'ours des Pyrénées*, PNP, 1990, p.152.

De plus, le parcage des bêtes la nuit va à l'encontre du rythme naturel des troupeaux qui mangent aux heures fraîches et se reposent aux heures chaudes. Les enfermer de nuit relève d'un manque total de connaissance du métier des bergers.

Une fois encore, les mesures préconisées, avancées comme infaillibles, sont le fruit de la réflexion de personnes totalement déconnectées de la réalité du terrain.

Contrairement à l'idée reçue, même il y a 100 ou 200 ans quand les grands prédateurs que sont l'ours et le loup pullulaient encore dans les Pyrénées, les troupeaux n'étaient pas systématiquement gardés ni parqués la nuit. Jean d'Ussel, en août 1900, au cours d'une excursion en montagne ariégeoise, note : « *Dans la vallée d'Auzat, les moutons paissent librement sans surveillance ; le pâtre va les voir chaque jour et leur apporte du sel, mais ne les parque pas chaque soir autour de sa cabane.* »⁶³ En réalité, on ne rassemblait tous les soirs que les bêtes qu'il fallait traire. Les autres, dans leur grande majorité, bêtes jeunes, bêtes taries, bêtes à viande, passaient le plus souvent les nuits en liberté.

Tous les ans, il y a un peu moins d'agriculteurs en France. Tous les ans le même phénomène s'amplifie : les gros grossissent un peu plus et les petits disparaissent. Vivre de l'agriculture aujourd'hui, c'est le plus souvent accepter de travailler en agriculture intensive.

Les poulets par dizaines de milliers dans des hangars fermés. Le maïs à perte de vue, et tant pis pour les haies que l'on détruit, et tant pis pour l'eau que l'on surconsomme, et tant pis pour les engrais qui polluent, et tant pis pour les OGM qu'on nous impose. Les bêtes à l'attache, en batterie, pire que les poules. Porcs, chèvres, vaches. Le règne du « hors-sol ». Inutile d'avoir de la terre, toutes les bêtes à l'intérieur, qui ne sauront jamais ce que brouter de l'herbe verte veut dire, parce que l'important c'est de produire, produire encore

⁶³ Vicomte Jean d'USSEL, *Excursions et sensations pyrénéennes, Cimes Ariégeoises*, Plon, 1901, p.127.

et toujours plus. Et l'on ose s'étonner de la vache folle et du manque de goût de ce que l'on mange...

Aberration. Monde déglingué. Agriculture honteuse.

On se gargarise d'écologie et on cautionne cela.

Et aux petits paysans pyrénéens on impose l'ours, comme pour mieux les aider à disparaître d'un paysage agricole qui ne veut plus d'eux.

Or, c'est le paysan pyrénéen qui entretient la montagne. C'est lui qui fait le paysage que le touriste trouve si « naturellement » beau. Les troupeaux en pâturant l'herbe d'estive empêchent la fougère de tout envahir. Pourtant, rares sont les randonneurs qui s'imaginent ce que seraient leurs beaux sentiers de promenade s'il n'y avait plus ni vaches ni brebis pour pacager les alentours. Dans les vallées c'est le même paysan qui fauche, qui nettoie, qui empêche la ronce et la forêt de tout recouvrir. Au peuple pyrénéen qui continue à œuvrer pour l'entretien de la montagne, on ajoute cette difficulté supplémentaire qu'est la présence de l'ours. La goutte qui fait déborder le vase. Sans se rendre même compte que l'on met par là en péril un immense paysage : 550 000 hectares d'estive, et encore davantage de superficie dans les vallées.

Nous-mêmes dans notre ferme, alors que nos bêtes ne vont pas en montagne, participons à l'entretien de prairies et de forêts. Et parce que nous achetons du foin et des céréales aux petits producteurs voisins, eux continuent à exploiter d'autres terres. Chaîne d'hommes dont le travail des uns est lié au travail des autres, chaîne fragile que l'importation forcée de nouveaux ours menace de rompre. C'est pourquoi chaque Pyrénéen, qu'il estive ou pas, est personnellement concerné par la question de l'ours.

Veut-on que la montagne pyrénéenne devienne un no man's land inaccessible à l'homme, où le feu de forêt pourra tout anéantir en quelques heures, où il ne restera plus grand-chose de cette biodiversité si chère à ceux qui se targuent d'écologie ?

Ou veut-on que l'état entretienne des milliers de fonctionnaires jardiniers de la montagne, pour que le touriste citadin puisse quelques semaines par an goûter l'air pur et admirer les paysages ? Nous en sommes moins loin qu'il n'y paraît : il est déjà question de « *bergers-fonctionnaires* » qui

feront les 3 x 8 en estive !⁶⁴ Autrement dit qui garderont des troupeaux de la république, lesquels troupeaux seront chargés de maintenir propre la montagne des randonneurs et de servir de casse-croûte à l'ours et au loup...

Ce qui est sûr, c'est qu'alors, rares seront les éleveurs et bergers d'aujourd'hui à postuler à ces emplois.

En 1990, le Parc National des Pyrénées publie un ouvrage sur l'ours pyrénéen⁶⁵. Dans le contexte de l'année 2006, ce petit livre semble prémonitoire. On y trouve toutes les bases pour expliquer la crise que provoque aujourd'hui dans les Pyrénées la réintroduction. Le Parc National des Pyrénées, défenseur de l'ours pyrénéen, prévient déjà du danger. En atteste l'extrait d'une lettre adressée en 1988 par son directeur de l'époque à la Direction de la Protection de la Nature :

« *Le plan ours peut viser deux objectifs, qui sont à mon sens radicalement distincts :*

- *Ou bien l'ours est avant tout un patrimoine national exceptionnel, dont la sauvegarde est prioritaire, les autres usages du milieu lui étant subordonnés. Cette visée exclut notamment la réintroduction, tant qu'il reste une chance de sauver la population d'origine ;*

- *Ou bien l'objectif est d'avoir « des ours », considérés comme l'une des productions utiles du milieu (utile pour le tourisme, le plaisir, la science, la gloire, l'éducation, etc...). [...]*

Dans le premier cas, la protection de l'ours est symbolique d'une relation à la nature où l'homme entend préserver l'héritage d'une très longue histoire. Dans le second cas, les ours sont un objet parmi d'autres de la maîtrise de l'homme sur la nature, et n'ont plus valeur de signe que sur des logos touristiques ou scientifiques. »⁶⁶.

⁶⁴ Ministère de l'Écologie, *Plan de restauration et de conservation de l'ours brun dans les Pyrénées françaises 2006-2009, Annexes*, p.17,18.

⁶⁵ Parc National des Pyrénées, *Les carnets de terrain : l'ours des Pyrénées*, PNP, 1990.

⁶⁶ Jean-Claude GRANDIN, 3 mars 1988, cité dans Parc National des Pyrénées, *Les carnets de terrain : l'ours des Pyrénées*, PNP, 1990, p.173.

C'était il y a presque 20 ans. Le premier cas ne peut plus être envisagé. Nous sommes en plein dans le second...

Budget officiellement engagé par l'état pour l'année 2006 dans le cadre du programme de renforcement de l'ours dans les Pyrénées : 2 246 818 €.

Répartition de cette somme :

- équipes techniques et scientifiques : 46,9 %
- aides aux personnes concernées localement (éleveurs, bergers, exploitants forestiers...) : 36,3 %
- communication et partenariat : 16,3 %
- amélioration de l'habitat de l'ours : 0,5 %

L'ours a droit à 0,5 % de la somme ! Le reste sert à faire passer la pilule, à faire admettre l'inacceptable.

Bien sûr les 2 millions d'euros officiellement annoncés ne sont qu'une part du magot. Où est par exemple comptabilisé le jackpot touché par les communes volontaires pour la réintroduction ? Personne n'en parle. Silence absolu. Rien ne filtre.

Réflexion dépitée - et fort à propos ! - de Nelly Olin lors du 1^{er} lâcher médiatiquement raté: « *Pauvre monde !* ».
On ne saurait mieux dire.

Dernière minute :

L'ours Balou, peu de temps après son lâcher, aurait eu la très mauvaise idée de partir en direction de la plaine au lieu d'aller gentiment se promener dans la montagne. On a retrouvé des traces de son passage à une trentaine de kilomètres de Toulouse.

La police est sur les dents. Des avions survolent en permanence le périmètre situé entre Toulouse et la montagne.

Et toujours pas de Balou...

Le conte de fées tourne au burlesque.

Betchat, 9 juin 2006.